



www.alinagurdiel.com

REVUE DE PRESSE



MARINA ABRAMOVIĆ

TRAVERSER LES MURS

Mémoires

fayard



ELLE MAG

LE CORPS MARINA ABRAMOVIC À L'ŒUVRE

29 SEPTEMBRE 2017



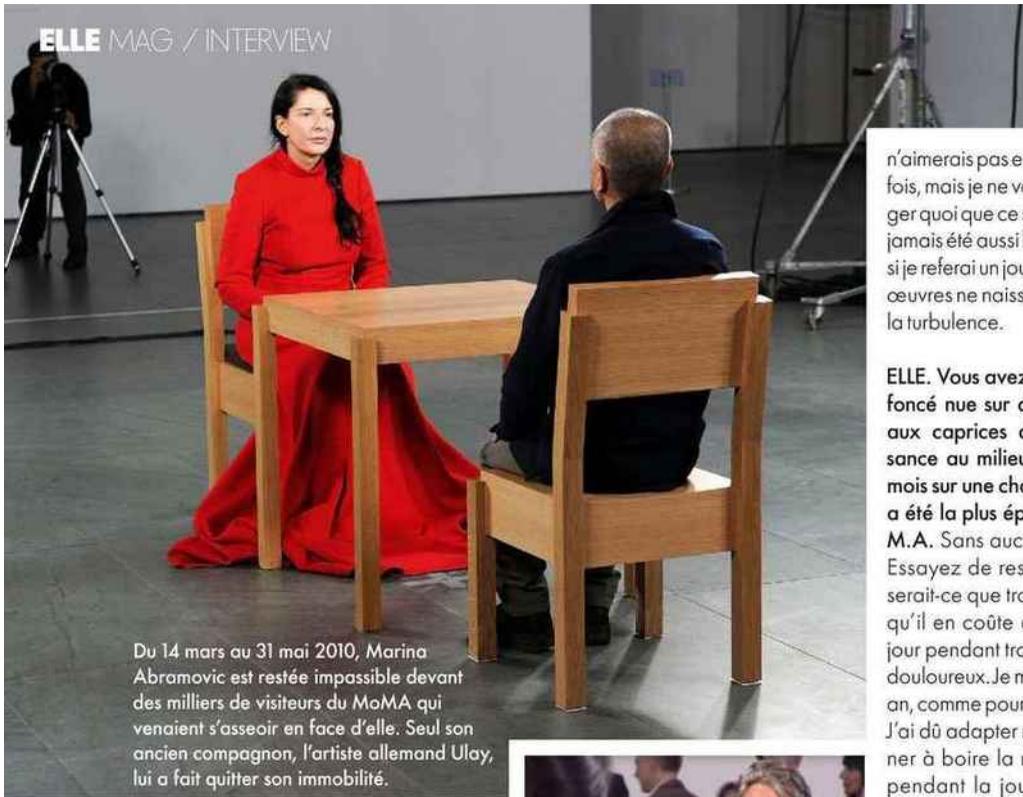
« The Artist is Present », au MoMA de New York, 2010.

À 70 ANS, L'ARTISTE CONTEMPORAINE LA PLUS POPULAIRE LIVRE SES MÉMOIRES... ET NOUS INITIE AU SECRET DE SES INCROYABLES PERFORMANCES.

PAR STÉPHANIE CHAYET

En 2010, ils furent des centaines de milliers à se presser au Musée d'Art moderne de New York pour s'asseoir en face de cette femme-là, planter leurs yeux dans ces yeux-là. On les comprend. Ce n'est pas que Marina Abramovic ensorcelle, au contraire : sa panoplie de magicienne – tresses noires, khôl, robes longues – recouvre une humanité désarmante. Vulnérable, blagueuse, bienveillante, l'artiste serbe qui a fait entrer la performance dans les grands musées nous a donné rendez-vous à Brooklyn à l'occasion de la publication de ses Mémoires, dont la traduction française, « Traverser les murs », paraîtra le 4 octobre chez Fayard. Ils retracent les grands épisodes de sa vie, de son enfance triste dans la Yougoslavie de Tito à sa consécration new-yorkaise, en passant par les années de vache enragée, quand elle formait avec l'artiste allemand Ulay, né lui aussi un 30 novembre, un couple symbiotique. Elle les publie aujourd'hui, à 70 ans, car sa mission est accomplie : la discipline artistique à laquelle elle a consacré sa vie est sortie de l'underground pour toucher un public toujours plus jeune et plus « mainstream ». Au passage, l'artiste subversive s'est muée en pop star. Et alors ? Elle a bien assez souffert pour ne pas boudier son plaisir.

PETER RIGAUDI/LAIFREA



Du 14 mars au 31 mai 2010, Marina Abramovic est restée impassible devant des milliers de visiteurs du MoMA qui venaient s'asseoir en face d'elle. Seul son ancien compagnon, l'artiste allemand Ulay, lui a fait quitter son immobilité.

ELLE. Votre mère était fière de vous avoir mise au monde sans pousser un cri. Est-ce d'elle que vous tenez votre discipline de fer ?

MARINA ABRAMOVIC. Tout le monde était dur à cuire à l'époque communiste, pas seulement mes parents. Quand on se faisait arracher une dent, on ne demandait pas d'anesthésie — je ne savais même pas qu'on pouvait faire autrement. Mon éducation a fait de moi une combattante. Aucun obstacle ne peut m'arrêter. D'où le titre de mes mémoires : « Traverser les murs ».

ELLE. Vous dites être "l'enfant du communisme et du mysticisme". D'où vient cette autre part de votre héritage ?

M.A. À peine étais-je née que mes parents m'ont déposée chez ma grand-mère, qui m'a élevée pendant six ans. C'était une femme très pieuse, elle m'a fait baptiser en secret. Mes journées étaient rythmées par ses rituels : la lecture dans le marc de café, l'interprétation des rêves, les prières. Et puis un matin, j'ai été arrachée à cette vie avec ma grand-mère pour être conduite dans un foyer inconnu : celui de mes parents.

ELLE. Vous évoquez une vie familiale sans amour, pleine de coups et de solitude. Existe-t-il de grands artistes qui aient eu une enfance heureuse ?

M.A. Je n'en connais pas. C'est intéressant, le rôle de la souffrance dans la création : je

n'aimerais pas endurer ma vie une deuxième fois, mais je ne voudrais pas non plus y changer quoi que ce soit. À l'heure actuelle, je n'ai jamais été aussi heureuse, et je me demande si je referai un jour du bon travail. Les grandes œuvres ne naissent pas du bonheur mais de la turbulence.

ELLE. Vous avez rampé avec des serpents, foncé nue sur des murs, livré votre corps aux caprices du public, perdu connaissance au milieu des flammes, passé trois mois sur une chaise... Quelle performance a été la plus éprouvante ?

M.A. Sans aucun doute celle du MoMA. Essayez de rester assise sans bouger ne serait-ce que trois heures et vous saurez ce qu'il en coûte de le faire huit heures par jour pendant trois mois. C'est extrêmement douloureux. Je me suis préparée pendant un an, comme pour un programme de la Nasa. J'ai dû adapter mon métabolisme, m'entraîner à boire la nuit pour ne pas faire pipi pendant la journée. Mais quelle expérience ! Elle m'a transformée. Les performances de longue durée sont les plus transformatrices car il est impossible de faire semblant. Chaque expression du visage, chaque larme est vraie. Avec une œuvre comme celle-là, la performance et la vie ne font plus qu'un.

ELLE. La vidéo de vos retrouvailles avec votre ex-compagnon Ulay au cours de cette performance a été visionnée 15 millions de fois sur YouTube...

M.A. Les gens sont sensibles aux émotions vraies. Ulay était mon invité d'honneur, mais je ne savais pas qu'il allait venir s'asseoir en face de moi. J'ai pris ses mains parce qu'il n'était pas un simple visiteur. Il était bien davantage pour moi.

ELLE. L'homme de votre vie ?

M.A. Oui, on peut le dire. Après nos retrouvailles, il m'a poursuivie en justice, vous savez [à cause d'un différend sur le partage des droits des œuvres qu'ils ont créées ensemble dans les années 1970 et 1980, ndlr]. C'était horrible, on se détestait. Après avoir perdu le procès, j'ai décidé de partir faire une retraite en Inde dans une petite clinique isolée. Et qui ai-je trouvé là-bas ? Ulay. Il était arrivé la veille, pour un mois, comme moi, par hasard. Le destin. J'ai essayé de me cacher derrière un palmier les trois premiers jours, mais il a bien fallu méditer ensemble et finalement nous avons fait la paix. Maintenant, tout est oublié.





ELLE MAG / INTERVIEW

ELLE. Vous consacrez de nombreuses pages à vos chagrins d'amour...

M.A. Je suis sentimentale jusqu'à l'idiotie. Quand je tombe amoureuse, c'est corps et âme, et je souffre comme un chien. Je suis née comme ça. Si un film ne me fait pas pleurer, c'est un mauvais film. J'ai besoin de pleurer.

ELLE. Le public est-il votre grand amour, maintenant ?

M.A. J'adore mon public ! Pas juste mon public—j'adore les gens. J'arrive à voir le bon côté des pires individus. Quand je suis arrivée à New York, j'avais un voisin qui dès le premier jour m'a écrit des mails enragés. Tous les Noëls, je lui apportais du champagne et des chocolats, qu'il prenait avant de me claquer la porte au nez. La sixième année, j'ai eu droit à un toc toc, des fleurs, du vin, et un livre sur Goya. Cet homme était en souffrance, il fallait lui donner une chance. J'ai persévéré.

ELLE. Comment vit-on d'un art aussi immatériel que le vôtre ?

M.A. J'ai attendu d'avoir 60 ans pour en vivre décemment. Avant, je me suis souvent réveillée sans électricité ou sans téléphone parce que je n'avais pas payé ma note. C'est pour cela qu'Ulay et moi avons vécu cinq ans dans une camionnette, pour éviter les factures et les loyers. Maintenant, j'ai une vie confortable. Tout est pris en charge quand je voyage. Je n'ai pas acheté de vêtements depuis sept ans car Givenchy et Prada m'en envoient gratuitement. Mais je ne gagne rien à côté d'un Jeff Koons, qui vend ses sculptures 7 millions de dollars en cinq éditions. J'ai un demi-million d'abonnés Facebook et les gens m'arrêtent dans la rue partout dans le monde, mais le marché pour ma discipline artistique est presque inexistant. Peu importe, l'argent n'a jamais été mon moteur.

ELLE. Pourquoi y a-t-il si peu de femmes au sommet de l'art contemporain ?

M.A. C'est leur faute ! Les femmes veulent tout. Elles veulent l'amour, elles veulent des enfants, et elles veulent faire de l'art. Domage. On ne peut pas tout avoir. Pourquoi Louise Bourgeois n'est-elle devenue une grande artiste qu'à la soixantaine ? Son mari était au cimetière et ses enfants partis. Moi, j'ai pris ma liberté tout de suite. Il y a beaucoup de femmes, surtout dans ma génération, qui sont jalouses de moi parce que je ne suis liée par rien.



Dans « The Biography Remix », en juillet 2005, à Avignon, l'artiste met une fois encore son corps au centre de son œuvre.

“

**LES GRANDES
ŒUVRES NE
NAISSENT PAS DU
BONHEUR MAIS DE
LA TURBULENCE.**

”



ELLE. Vous ne regrettez pas de ne pas avoir eu d'enfants ?

M.A. Je n'étais pas faite pour ça. J'ai mes étudiants. Je leur transmets mon expérience et ils rient à mes blagues salaces. On s'entend bien.

ELLE. Vous semblez agacée par les gens de votre âge.

M.A. Oh, je ne peux pas les supporter. Ils sont malades, ils sont fatigués, ils se plaignent. Ils n'ont aucune curiosité. Moi, je m'intéresse à tout. Et je n'ai pas abandonné la performance. Les artistes de ma génération ont tous arrêté dans les années 1980.

ELLE. Votre institut itinérant enseigne votre méthode à des jeunes dans le monde entier. Comment se déroulent vos stages ?

M.A. Les journées commencent à l'aube par un bain glacé : je vais faire un stage en Norvège en novembre, ce sera dans la mer du Nord. C'est atroce mais c'est si bon ! Ensuite, on fait des exercices, comme rester assis dans la forêt les yeux bandés, ou vivre au ralenti

toute une journée (avez-vous déjà fait pipi au ralenti ?), ou fermer et ouvrir une porte pendant trois heures, ce qui est important pour l'endurance et la concentration. Les cultures ancestrales utilisent la répétition pour modifier l'état de conscience. La méthode Abramovic s'inspire du bouddhisme tibétain, du chamanisme brésilien, et des retraites monastiques que j'effectue depuis de nombreuses années. L'idée, c'est de se reconnecter avec soi-même. Tout le monde peut y arriver.

ELLE. Avez-vous un exercice à conseiller ?

M.A. Compter des grains de riz. Vous pouvez choisir la quantité — mes étudiants sont ambitieux, alors ils prennent une grosse poignée. Au bout d'un certain temps, on s'impatiente, la colère monte. Puis vient le moment où l'on se dit : O.K., je me suis promis d'aller jusqu'au bout, et je finirai. Là, les émotions commencent à se stabiliser. Le temps ralentit, plus rien n'a d'importance, on habite enfin le présent. Si vous ne pouvez pas gérer le riz, alors vous ne pouvez pas gérer la vie. ■



Magentretien

MARINA ABRAMOVIĆ LE CULTE DE LA PERFORMANCE

ELLE JOUE À LA ROULETTE RUSSE, SE JETTE DANS LES FLAMMES
OU RESTE IMMOBILE TROIS MOIS AU MoMA, À NEW YORK. À 70 ANS,
LA CHAMANE DE L'ART CONCEPTUEL EST UNE SUPERSTAR À LA TÊTE
D'UNE ŒUVRE AUSSI RADICALE QU'UNIVERSELLE. ELLE REVIENT
SUR SON DESTIN AU GOÛT D'ABSOLU DANS UNE AUTOBIOGRAPHIE*.

M

MARINA ABRAMOVIĆ TRÔNE DANS LA LOGE DU STUDIO DE PHOTOGRAPHIE, enroulée dans un châle en mohair noir, impassible sous les coups de pinceau de maquillage et de fer à friser. Une heure et demie plus tard, totalement maquillée, son impressionnante crinière ébouriffée, ses ongles couverts d'un vernis rouge, elle sirote un café. Demain, l'artiste repart encore en voyage - « Il ne me reste que cinquante ans à vivre ! Je n'ai pas le temps d'être fatiguée ! » À 70 ans, Marina la guerrière, la rebelle, la chamane, continue à bouleverser le monde de l'art. Elle raconte son extraordinaire parcours, de Belgrade à New York, dans une autobiographie à son image : radicale, pure, dopée au courage et à la soif de liberté. Des performances underground dans l'Europe mutilée de l'après-guerre, des nuits de gel dans la camionnette conduite par son amoureux et partenaire, Ulay, des aventures spirituelles au Tibet, dans l'outback australien, au Brésil ou encore en Inde, elle a puisé une immense sagesse, une joie de vivre et un humour lugu-

PHOTO JESSE FROHMAN

PAR SHIRINE SAAD / PHOTOS JESSE FROHMAN





bre. Son ascension fulgurante dans le monde de l'art a rencontré le grand public lors de son extraordinaire performance « The Artist Is Present », en 2010 au MoMA, à New York. Pendant trois mois, assise derrière une simple table en bois, elle plongeait son regard dans celui de la personne assise en face d'elle. Plus de mille personnes, qui patientaient des heures durant que vienne leur tour, ont fait face à l'artiste et en repartaient souvent en larmes.

Sous les projecteurs du studio, en robe-chemise noire et sandales en plastique « Fuck Negativity », l'artiste se déchaîne. Elle secoue sa chevelure, l'agrippe, lance des regards furieux à l'objectif. Elle tient un cristal massif, rigole-t-elle, pour que son nez semble moins énorme. Entre deux déclics, son équipe ajuste une mèche, poudre son teint. Radieuse, elle lance un mot gentil, une blague espiègle. Majestueuse et dramatique, cette diva de la vie est la Callas de l'art conceptuel. Retour sur ses points forts.



Magentretien

LA PERFORMANCE

« La performance ne meurt jamais. Elle renaît toujours, surtout lors de moments de crise. Quand le marché de l'art monte, la performance souffre, car c'est un art vivant. C'est pour cela que j'ai un public aussi jeune : à travers la performance, ils vivent un échange d'énergie qu'ils ne retrouvent pas ailleurs, sauf avec la musique. La matérialité de la performance préserve aussi l'aspect vital du moment, puisqu'il n'y a pas d'objet entre l'artiste et l'audience : c'est une énergie directe. Dans une société en crise, l'art est nécessaire ; si tout va bien, il ne l'est pas. Dans la nature, par exemple, tout est parfait. Mais dans la société, l'art est comme l'oxygène ; la culture est une nécessité, pas un luxe. Il y a beaucoup de gens tellement matérialistes qu'ils en ont oublié la culture. Or elle ouvre les esprits et permet de comprendre des points de vue différents du vôtre ; elle change les consciences. Aujourd'hui, tout le monde devrait lire la biographie de Gandhi, qui a vraiment promu la non-violence et transformé les consciences. Nous vivons dans le chaos total : il y a une force dans la nature humaine, ce besoin de détruire, de tuer. Le seul moyen de changer le monde est de se changer soi-même ; ensuite, on peut changer des milliers de gens. C'est ce que je fais dans mon travail. »

TRANSMETTRE

« En ce moment, j'anime des ateliers et je donne des conférences. Je crois que je suis une bonne enseignante. J'aime enseigner mon expérience et la partager avec la jeune génération d'artistes. Je fais de l'art depuis tellement longtemps... Aucune personne de mon âge n'a duré aussi longtemps que moi. Les autres portent tous des appareils cardiaques ou sont morts ! »

L'ÉMOTION

« Je veux atteindre les tripes, pas l'intellect. Tout mon travail est émotionnel. Il faut avoir une grande motivation, une grande volonté pour faire ce que je fais. Je veux transmettre un message et provoquer un impact émotionnel au public pour le toucher. Pourquoi, lors de "The Artist Is Present", les gens se sont-ils ouverts à moi et ont pleuré ? Parce que je me suis montrée vulnérable, ce qui leur a permis de l'être également. Quand je performe, je ne suis nulle part ailleurs. J'ai appris des sages l'importance de la présence. Il n'y a que le moment présent, et c'est un miracle. Ce sentiment de temporalité est très puissant. »



UN BEST OF DES PERFORMANCES DE MARINA ABRAMOVIĆ

"RHYTHM 10", 1973

Au festival d'Édimbourg, l'artiste joue à la roulette russe avec des couteaux qu'elle plante entre ses doigts.

"RHYTHM 5", 1974

L'artiste met le feu à une structure en forme d'étoile communiste et se jette dans les flammes. Des spectateurs lui sauvent la vie.

"RHYTHM 2", 1974

Marina Abramović avale successivement deux médicaments qui traitent des maladies psychiatriques et provoquent des convulsions. Cette performance dure cinq heures.

"RHYTHM 0", 1974

L'artiste pose soixante-douze objets sur une table – dont un pistolet, un couteau et des ciseaux – et s'allonge nue pendant six heures, laissant les spectateurs libres d'utiliser ces objets sur son corps.

"GREAT WALL OF CHINA", 1988

Ulay, son partenaire, et Marina Abramović parcourent chacun la moitié de la Grande Muraille de Chine, dans une œuvre qui doit se conclure par un mariage. Ils se séparent au bout de la randonnée de deux mille kilomètres.

"BALKAN BAROQUE", 1997

À la Biennale de Venise, l'artiste lave et astique mille cinq cents carcasses de vaches, six heures par jour.

"THE ARTIST IS PRESENT", 2010

Durant les trois mois de sa rétrospective au MoMA, à New York, l'artiste est assise sur une chaise huit heures par jour, fixant la personne assise en face d'elle.

LA CAUSE

« Le communisme et le socialisme que j'ai connus pendant mon enfance en ex-Yougoslavie m'ont appris l'importance de l'engagement social. Pour nous, la cause et le message sont plus importants que la vie privée et le confort. Grandir en Yougoslavie, c'était comme vivre sur un pont entre l'Est et l'Ouest, où il y a toujours beaucoup de vent. Il faut apprendre à trouver le calme sous les tornades et développer un point de vue clair. Dans ma vie, je vais toujours vers l'Orient pour apprendre des moines et des chamanes, pour apprendre à contrôler mon corps et mon esprit, puis je partage mes leçons avec l'Occident. »



LA PASSION

« Je suis constamment déçue et désillusionnée, mais je fais toujours confiance à la vie. Je fais confiance aux autres. J'aime voir la vie comme un enfant. Je vis à fond, sans me préserver. Ça fait mal. Aimer à la folie, souffrir à la folie. Mais vivre sans émotions, ce n'est pas vivre. Je suis très dramatique, j'aime les sensations fortes. Je suis très fière des cicatrices partout sur mon corps. Quand j'ai créé l'œuvre "Balkan baroque", j'ai montré cette culture où toutes les émotions vivent en même temps. Le sexe, la mort, le bonheur, la tragédie, la tristesse. C'est l'âme des Balkans. Nous souffrons constamment, non de notre destin, mais pour l'univers entier. »

LA VÉRITÉ

« J'ai grandi dans une famille où tout était secret. J'ai choisi de toujours dire la vérité et de faire mes choix – par exemple, de ne pas avoir d'enfants. C'est pour cela que beaucoup de femmes me critiquent. Mon travail, c'est la vérité. Nous n'avons qu'une énergie dans notre corps, l'énergie sexuelle, que nous pouvons transformer en haine, en amour, en création totale. Je suis plus heureuse que jamais. J'ai tant souffert dans ma jeunesse. Je suis sage et en bonne santé. J'ai travaillé dur pour ma liberté. J'ai tout fait seule. J'ai fui la Yougoslavie avec un seul négatif d'une performance. J'en suis très fière. Dans les années 1970, mon public se résumait à dix personnes ; aujourd'hui, elles sont des milliers. Les autres artistes de ma génération ont cessé de faire des performances dans les années 1980. Moi, j'ai continué. »

SON AUTOBIOGRAPHIE

« J'ai voulu écrire pour atteindre un public plus vaste que le monde de l'art. Ma vie est comme un film – même pour moi –, pleine de mysticisme et d'humour. Je voulais me libérer de ces mémoires et inspirer les autres. Si j'ai

réussi dans ma vie, d'autres le peuvent aussi. J'ai dédié le livre à mes amis et ennemis, parce que beaucoup d'amis deviennent mes ennemis, et vice versa. Lorsqu'ils comprennent que mon travail est sincère, mes ennemis changent. On peut faire semblant une minute, pas trois mois. »

LA SOUFFRANCE

« Je mets en scène des moments douloureux, avec du sang, des plaies ouvertes, des armes, pour exposer les limites du corps et montrer que nous pouvons nous débarrasser de la peur de souffrir. La souffrance est la porte de la conscience. Le douleur fait partie des rituels chamaniques de l'Indonésie, c'est un passage pour comprendre que nous sommes libérés de la douleur. La douleur, la temporalité et la souffrance sont les trois éléments que les humains redoutent. Aujourd'hui, je ne mets plus mon corps en scène puisque je me suis libérée. Tester les limites du corps est un acte simple. Maintenant, j'essaie de transformer l'esprit, ce qui est beaucoup plus compliqué – c'est pour cela que mes nouvelles œuvres sont statiques. L'essentiel est d'atteindre l'état de non-pensée, l'état le plus élevé de la méditation. »

LA SOLITUDE

« Il y a une grande différence entre la solitude et l'isolement. J'aime la solitude – quand je fais une retraite en Inde ou dans un monastère, par exemple. C'est très important d'être seul pour progresser dans la connaissance de soi. Mais l'isolement, c'est lorsqu'on est seul d'une chambre d'hôtel à une autre, sans amour. Quand on est amoureux, l'isolement n'existe pas. Je suis aimée par mon public, mais j'ai besoin de l'amour d'un homme. Aujourd'hui, je suis de nouveau amoureuse, c'est tombé du ciel. Pourtant, j'ai créé mes meilleures œuvres ("Rhythm 0", "Balkan baroque", "The Artist Is Present", "Great Wall of China") quand j'étais malheureuse. L'artiste crée toujours à partir d'un état malheureux. Regardez l'histoire de l'art... » ♦

* « Traverser les murs » (éditions Fayard), avec James Kaplan.
Traduit par Odile Demange. À paraître le 4 octobre.

BIO EXPRESS

Née à Belgrade en 1946, **MARINA ABRAMOVIĆ** est élevée par des partisans communistes en ex-Yougoslavie. Elle fait les **BEAUX-ARTS** de Belgrade. ■ Dès 1973, elle crée des **PERFORMANCES** radicales et teste les limites de son corps, jouant parfois avec sa vie. ■ En 1988, avec son partenaire, l'Allemand Ulay, elle parcourt à pied 2 000 kilomètres sur la **GRANDE MURAILLE DE CHINE**. ■ En 1997, elle remporte le Lion d'or à la **BIENNALE DE VENISE**. ■ En 2010, le **MoMA**, à New York, propose une rétrospective de son œuvre, « The Artist Is Present », en 2010. ■ Elle vit aujourd'hui à New York.

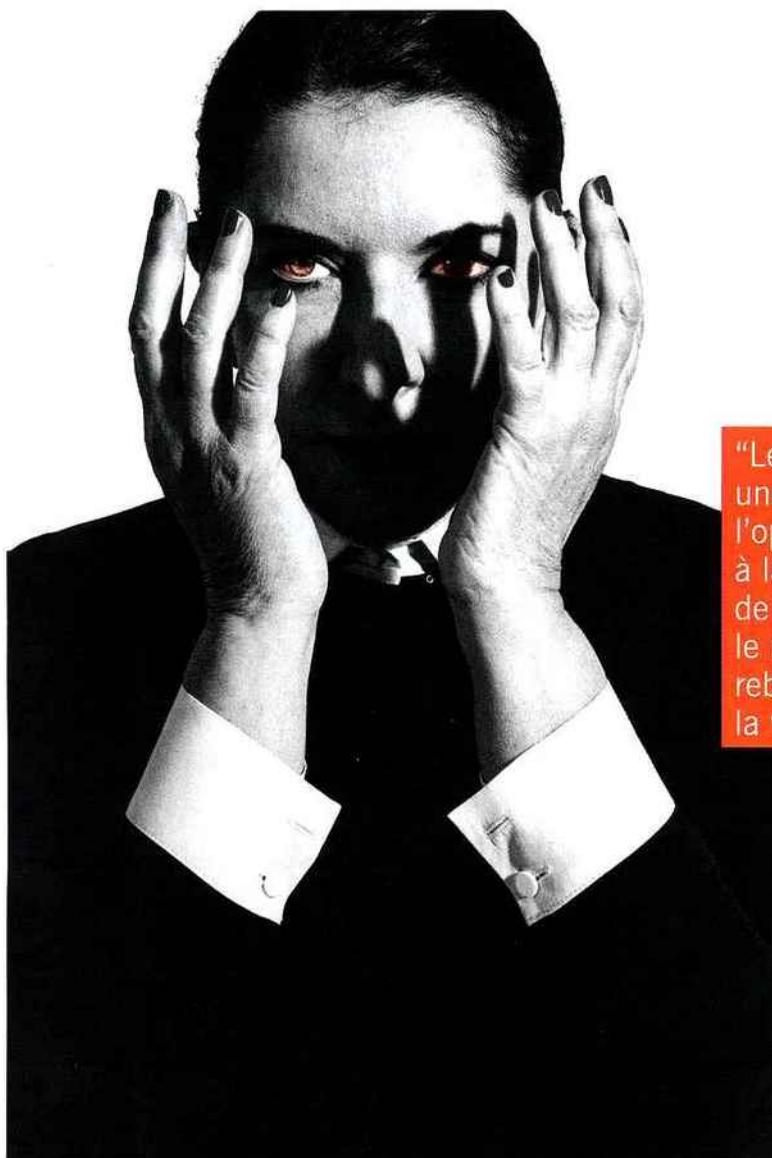


Performance

Allons à l'essentiel

“Les êtres humains ont besoin de se tuer”

À 70 ans, **Marina Abramovic** publie *Traverser les murs*, l'histoire de sa vie. Et quelle vie! Née en Serbie, marquée à jamais par le communisme et la guerre des Balkans, l'artiste contemporaine a congelé son corps sur des blocs de glace, a failli mourir sous un rideau de feu, s'est masturbée au milieu du musée Guggenheim, a inspiré un épisode de *Sex and the City* et a même bossé avec Kanye West. Tout ça pour quoi?



Dans *Traverser les murs*, vous parlez beaucoup de politique, du communisme à la guerre des Balkans. Votre travail d'artiste est-il politique? Je parle du communisme parce qu'il m'a affectée particulièrement. Mais je n'ai jamais voulu que mon travail soit orienté politiquement. L'œuvre la plus engagée que j'aie pu réaliser était *Balkan Baroque*, en 1997 (dans cette pièce de théâtre, montée pour la Biennale de Venise, elle se frottait pendant six heures à des ossements supposément humains, ndr), parce que les massacres perpétrés pendant la guerre des Balkans me faisaient honte, en tant que Yougoslave. Avant, sous le communisme, la guerre semblait plus

juste: puisque nous étions communistes, nous étions fiers d'avoir battu le nazisme. Les guerres étaient idéologiques. Mais celle des Balkans était à l'opposé de cela, elle était injustifiable. J'ai donc souhaité créer une œuvre critique à ce moment-là. Mais même cette œuvre est bien plus complexe en réalité. Il s'agit toujours d'une réflexion sur la spiritualité, le corps, la douleur et la mort.

Mais déjà, lors de votre performance *Rhythm 5*, en 1974, vous vous allongiez au centre d'une étoile rouge en feu... L'étoile rouge, c'est effectivement le communisme. Ce symbole était présent partout dans ma vie: sur mon passeport, sur mon acte de naissance, sur tous les papiers administratifs et les bâtiments. L'étoile symbolisait ma jeunesse. Je cherchais à fuir mes parents, qui faisaient

“Le corps est une arme face à l'oppression, il est à la fois la cible de la torture et le moyen de se rebeller contre la violence”

partie de cette société communiste très cloisonnée. À cet instant de ma vie, je considérais qu'eux et le communisme faisaient partie d'un tout. Ils étaient membres de la 'bourgeoisie rouge', donc très proches de Tito. J'ai d'ailleurs eu beaucoup de problèmes avec cette œuvre, le Parti communiste, alors au pouvoir, n'a pas du tout apprécié. La presse non plus. Pour eux, ce n'était pas de l'art.

Des Femen aux leaders des printemps arabes, il est fréquent que les artistes

et révolutionnaires mettent en scène leur corps au service de leurs idées. En quoi le corps humain est-il un instrument de contestation? J'aime prendre l'exemple d'Ulrike Meinhof, l'une des leaders de la bande à Baader. Quand elle a été emprisonnée, on l'a torturée. Alors pour protester, et aussi pour se protéger de ses tortionnaires, elle a recouvert son corps nu avec ses propres excréments. Ce que cela montre, c'est que le corps est une arme face à l'oppression, il est à la fois la cible de la torture et le moyen de se rebeller contre la violence.

Dans *Traverser les murs*, vous écrivez que le monde est devenu si violent que présenter des performances violentes n'a plus de sens. Pensez-vous vraiment que le monde est plus violent que dans les années 1970? Disons que



nous n'étions pas aussi exposés à la violence à l'époque. Aujourd'hui, avec une simple recherche sur Google, on peut être confronté à des décapitations, on peut voir le terrorisme à l'action. Les êtres humains ont besoin de se tuer. Quand j'ai commencé à faire des performances, au début des années 1970, je cherchais à comprendre mon propre corps. Je me suis par la suite détournée de la violence au fur et à mesure que je me désintéressais de mon corps pour me focaliser sur l'esprit. J'ai décidé de créer des performances qui nous placent, le public et moi, dans un certain état d'esprit. C'est un processus d'échange émotionnel très intense qui n'implique pas de violence mais qui est très subversif et qui peut, à mon sens, changer la société et les consciences.

À propos d'esprit, vous faites état d'un grand nombre de coïncidences troublantes au cours votre vie. Croyez-vous au hasard? Je me souviens d'un événement particulièrement étrange. Au début des années 1980, j'avais rencontré le 6^e Ling Rinpoché (*personnalité religieuse importante dans le bouddhisme tibétain, ndlr*) dans le temple indien de Bodhgaya. Notre rencontre était si intense que j'ai fondu en larmes. Quelques années plus tard, alors que je cherchais à rejoindre le monastère de Tushita, en pleine montagne indienne, je me suis perdue en route. On m'avait indiqué le chemin mais je ne suis pas arrivée jusqu'au monastère. Après de longues heures d'errance, j'ai fini par apercevoir la lumière d'une habitation. Un moine m'a invitée à entrer chez lui et c'est alors que j'ai vu le 6^e Ling Rinpoché, allongé sur une table. Il était décédé quelques jours plus tôt et il paraissait momifié. C'est incroyable, quand j'y repense. J'avais l'impression d'être dans un film. J'avais dévié de mon chemin pour retourner vers cet homme qui m'avait profondément touchée. Je ne peux pas croire que ce soit un hasard. Je pense qu'il existe une sorte de géographie spirituelle qui vous guide. Le hasard n'a rien à voir là-dedans.

Vous confiez dans votre livre être souvent allée consulter des voyants... J'y crois vraiment. En Inde, j'ai rencontré des gens qui pouvaient vous donner à l'avance les noms de personnes que vous alliez rencontrer. J'y crois comme je crois à la télépathie, dont j'ai pu faire l'expérience alors que je vivais en Australie avec les aborigènes. Selon moi, le passé, le présent et le futur se confondent. Ce sont trois dimensions qui cohabitent. J'ai vécu des choses qu'un esprit rationnel ne peut pas expliquer.

Comment traduisez-vous ces expériences spirituelles dans vos performances? J'essaie de créer un dialogue émotionnel et énergétique entre de parfaits inconnus. Les bouddhistes, comme les aborigènes australiens, ont développé des techniques de communication qui sont totalement étrangères à la société occidentale. Quand j'ai vécu à leur contact, j'ai appris certaines techniques. La méditation, la communion spirituelle à laquelle j'ai assisté m'inspire dans mon travail et j'essaie de reconstituer les conditions qui permettent ce type d'échanges entre les hommes. En Occident, nous n'avons pas la télépathie, nous avons le téléphone. Mais c'est bien moins efficace! – MAXIME JACOB



Art corps majeur

9 octobre > MÉMOIRES Serbie

L'artiste contemporaine serbe Marina Abramovic raconte un parcours fascinant, de son enfance sous Tito à la reconnaissance internationale.

Ses yeux noirs, son nez aquilin, sa longue chevelure sont devenus sa signature. Plus qu'une image, l'artiste serbe Marina Abramovic est une sculpture vivante. Au MoMA de New York, en 2010, lors de sa performance « The artist is present », elle s'assoit silencieuse et immobile pendant 736 heures et trente minutes invitant le spectateur à prendre place sur une chaise en face d'elle. Née en 1946 à Belgrade en ex-Yougoslavie, la *body artist* avait percé grâce à ses premières pièces dans les années 1970, testant les limites de son propre corps et l'utilisant comme n'importe quel médium : se coupant en jouant au jeu de couteau, ce jeu de dextérité où il s'agit de planter très rapidement la lame entre ses doigts écartés (*Knife act*, 1973-1993) ; s'exhibant nue parmi d'autres objets et mettant son corps à disposition pour que les visiteurs puissent le parer à leur guise (*Rythme*, 1974) ; prenant des psychotropes pour constater leurs effets (*Rythme 2*, 1974) ou encore criant jusqu'à n'avoir plus de voix (*Freeing the voice*, 1975). Douleur, sexualité, féminité, brouillage des pistes de l'identité et du genre, des genres art/mode... Marina Abramovic a exploré ces thèmes, seule, ou en collaboration avec l'artiste



SEBASTIEN MICKÉ/FAYARD

Marina Abramovic

allemand Ulay, l'acteur américain James Franco ou le styliste italien Riccardo Tisci.

Dans *Traverser les murs*, Marina Abramovic, si souvent muette dans ces happenings, se livre – de l'enfance dans la Yougoslavie sous Tito aux expositions internationales, dont la biennale de Venise de 1997 où elle reçut le

lion d'or de la meilleure artiste. Marina Abramovic naît au sein de la « bourgeoisie rouge », les parents sont d'anciens partisans communistes qui ont combattu les nazis et font partie de la « nomenklatura ». Privilèges et domestiques ne font pas oublier à la jeune fille la grisaille du régime. De plus, il y a des dissensions conjugales : la mère d'un milieu riche avant-guerre est une intellectuelle (elle la force à lire tout Proust) très stricte ; le père, quoique militaire, est plus fantasque (lors de l'absence de la mère, il installe une balançoire en plein salon)... C'est aussi un don juan qui ne cesse de tromper sa femme. C'est à partir de ce terreau plein de contradictions (il faut ajouter au tableau une grand-mère extrêmement pieuse qui va à l'église tous les jours) et de tension (la frustration d'une mère, qu'elle ne découvrira qu'à sa mort) que la jeune Marina va faire croître son art, de la peinture, qu'elle renie aujourd'hui, à ses œuvres performatives où le corps prend toute sa place, et qui l'ont rendue célèbre. **Sean J. Rose**

MARINA ABRAMOVIC

Traverser les murs

FAYARD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR ODILE DEMANGE

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 24,90 EUROS ; 464 P.

ISBN : 978-2-213-70112-7



9 782213 701127



CULTURE

Marina Abramovic, les Mémoires d'une louve

ARTS La reine de la performance se met à nu dans ce livre sidérant. Histoire épique de sa vie, de sa jeunesse dans la Yougoslavie de Tito, de l'art à fleur de peau, de ses amours tumultueuses avec l'artiste allemand Ulay.

M

PROPOS RECUEILLIS PAR
VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle

arina Abramovic a une légende de sorcière. Femme brune, femme charnelle, femme intrépide qui a poussé le body art à des extrêmes et révolutionné la définition même de l'art par ses performances où l'âme et le corps sont à nu. En 2010, au MoMA, plus de 750 000 personnes ont patiemment fait la queue pendant des heures et des jours pour l'affronter du regard, dans des face-à-face qui tenaient de l'exorcisme ou de la thérapie (*The Artist Is Present* en était le titre elliptique). La publication de ses Mémoires en français chez Fayard, *Traverser les murs*, est le deuxième chapitre d'une histoire personnelle violente qui s'est soldée par une belle polémique aux États-Unis. «*Je dédie ce livre à mes AMIS et mes ENNEMIS*», dit-elle crânement en ouverture de ces confessions passionnantes et rudes d'une artiste réputée indomptable. Née en 1946 en ex-Yougoslavie, cette haute femme défie le temps par sa sveltesse et son éclat, bouscule tous les a priori par sa spontanéité. Une sorcière, assurément.

LE FIGARO. - Pourquoi une dédicace aussi offensive en ouverture ?

Marina ABRAMOVIC. - Tant d'amis sont devenus des ennemis, tant d'ennemis sont devenus des amis, la vie fait bouger tous les rôles. J'aurais dû le dédier à mes amis, à mes ennemis et aux étrangers ! Chaque fois que quelqu'un lit mon livre, je me sens nue face à lui. Tout de moi est dans ce livre. À 70 ans, on peut regarder en arrière avec sagesse cinquante ans de carrière, la perspective à sa juste lumière. Il y a dix ans, j'étais trop en colère trop dogmatique

je ne voyais pas l'ensemble de ma vie.

Au final, elle me surprend, elle ressemble à un film de Kusturica : mysticisme, spiritualité, humour noir, cœur brisé, art. Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'aime sa passion et ses films, surtout *Underground* : nous sommes comme ça, excès, alcool, corruption, sexe, goût des contes et des histoires, humour noir. Comme lui, je viens de l'ex-Yougoslavie, même pas le tiers-monde, le cinquième monde ! Mon livre n'est pas destiné aux initiés de l'art, il peut être source d'inspiration pour un plus grand public : si je suis arrivée à mon but, tous peuvent y arriver. «Non» a toujours été le mot qui m'a poussée en avant. J'ai passé ma vie à me heurter à des murs ; je suis revenue à l'attaque, j'ai fini par les traverser. Je suis plus heureuse aujourd'hui que jamais. Je ne voudrais jamais revivre mes jeunes années. C'était trop de travail. Je suis depuis peu follement amoureuse. Je suis slave, j'aime l'amour. Comment vivre sans amour ? La vie serait misérable. J'aime à l'extrême, je souffre à l'extrême. Je n'ai jamais compris la culture américaine qui place la vie dans les limbes, anesthésiée par des médicaments pour tout supporter.

Comment avez-vous choisi

James Kaplan, avec lequel vous avez écrit vos Mémoires en anglais ?

Ce fut une histoire incroyable, un vrai roman russe avec épisodes et rebon-

dissements. Douze maisons d'édition candidates auxquelles j'ai dû faire un pitch de 45 minutes ! Je racontais toujours quelque chose de différent. Pure folie. Puis, lorsque Random House s'est imposée, j'ai dû rencontrer huit écrivains potentiels. J'ai évité les fem-



mes, qui se projetaient dans chaque faille de ma vie. James Kaplan est un homme paisible, il écoute et pose des questions. Il m'a laissée dériver dans mes associations libres, de la Serbie à David Lynch, de la Muraille de Chine à Annie Leibovitz et James Franco. Nous avons récolté 700 heures de conversations en deux ans de travail acharné. Il a remis tout cela dans l'ordre chronologique, a élagué encore et encore. J'ai

appris par la suite qu'il avait été le biographe hors pair de Sinatra.

Vous ne parlez plus le serbe ?

Cela fait presque quarante ans que j'ai quitté Belgrade, j'ai presque oublié ma langue maternelle. Ma mère était horrifiée de mes fautes lorsqu'elle me rendait visite en Amérique : toujours autoritaire, en disciple de Tito, elle m'envoyait ensuite des dictionnaires ! Je rêve aujourd'hui en anglais. Même mon journal, que je continue à écrire, est désormais en anglais. Je parle aussi français et italien, et un peu de la langue aborigène, ma plus grande expérience émotionnelle. *(Rires.)* Lorsque j'ai rencontré Ulay *(l'artiste allemand et son*

grand amour avec lequel elle a réalisé ses performances historiques avant de se déchirer au tribunal sur les droits d'auteur, NDLR), nous communiquons avec le peu de français que nous avons. Relations idéales, sans trop de mots donc sans bataille ! En Yougoslavie, on restait toujours en bloc, les mêmes restaurants, les mêmes lieux, les mêmes artistes et intellectuels, les mêmes débats en boucle. J'ai coupé les ponts avec ce monde clos. Je n'ai jamais bu d'alcool dans ma vie, donc tout ce cirque m'ennuyait.

Vous avez été téméraire dans votre vie, comme dans vos performances. Pourquoi ?

J'aime aller dans les endroits perdus, sans électricité ni Coca-Cola. Plus que tout, j'ai aimé vivre avec les Aborigènes en Australie. Mes propos sur eux ont choqué notre monde politiquement correct. Pourtant, ce sont des mots d'amour et de respect. Cette polémique m'a crucifiée, car ce fut une expérience mystique, un des grands moments pleins et intenses de ma vie. Pourquoi devrais-je en parler avec les mots les plus conformistes, de rigueur dans notre société contemporaine. Un artiste, c'est la liberté, toute la liberté. ■



OLIVIER ROLLER/DIVERGENCE

« Mon livre n'est pas destiné aux initiés de l'art, il peut être source d'inspiration pour un plus grand public », confie Marina Abramovic.



CULTURE

Marina Abramovic : « L'art ne doit plus être dérangeant »

Dans ses Mémoires, la performeuse s'explique sur son parcours hors norme

ENTRETIEN

Si la vie est un roman, celle de la star de la performance Marina Abramovic serait une saga. Dans ses Mémoires, *Traverser les murs* (Fayard), l'artiste raconte ses débuts à Belgrade, ses parents héros de guerre, sa relation quasi gémellaire avec son ancien compagnon et partenaire Ulay, la préparation de ses performances où elle repousse à chaque fois les limites de son corps.

Vous avez déjà réalisé plusieurs œuvres autobiographiques. Pourquoi publiez-vous aujourd'hui vos Mémoires ?

Quand vous avez 70 ans comme moi, vous pensez que c'est l'heure. Il y a dix ans, j'étais trop en colère, trop angoissée. En vieillissant, je suis plus sage, j'ai plus de distance émotionnelle. Et puis, c'est une façon de laver ma mémoire, de libérer ma tête du passé. J'ai eu une vie incroyable. Elle peut servir de modèle à beaucoup de gens.

Vous étiez une figure de l'underground, on vous reproche aujourd'hui d'être une superstar, qui se met en scène avec Lady Gaga...

Je suis heureuse d'avoir contribué à faire de la performance un art *mainstream*. Je me fiche d'être

star. C'est beaucoup de travail, de chambres d'hôtels sinistres et de mauvaise bouffe. Si le succès était arrivé quand j'avais 30 ans, je serais sans doute morte depuis d'une overdose. Mais c'est venu tard. Lady Gaga est venue me voir et c'était bon pour nous deux. 45 millions de gens la suivent sur les réseaux sociaux. Les jeunes veulent imiter ce qu'elle fait. Si elle se drogue, ils veulent aussi se droguer. Si elle va voir Marina et pratique la méthode de préparation à la performance que je lui ai donnée, ils veulent la même chose.

L'art doit-il être dérangeant comme vous l'écrivez ?

A chaque étape de ma vie, j'ai dit des choses très différentes sur l'art. Au début, je pensais que l'art devait être troublant et apporter un message. Puis j'ai pensé que c'était l'oxygène de la vie. Puis que ça pouvait relier les différentes cultures. Maintenant, je pense que ça doit nous élever. Tout est merdique aujourd'hui, aussi l'art doit-il donner de l'espoir. Je ne pense plus qu'il doive être dérangeant.

Vous sentez-vous capable de refaire ces performances ?

Quand j'avais 64 ans, en 2010, j'ai fait au MoMA « The Artist is

Present », où je restais assise huit heures par jour sans bouger pendant trois mois. C'était plus dur que n'importe quelle performance que j'avais faite par le passé. Il faut un pouvoir mental que vous n'avez qu'avec l'âge. J'ai eu un an de préparation pour changer entièrement mon métabolisme.

Quelle est votre définition de la performance ?

Je pense que la performance est un art vivant, fondé sur le temps. Sinon, c'est une matière grise dans des livres poussiéreux. Avec « Seven Easy Pieces », j'ai refait des performances d'autres artistes. J'étais alors irritée de voir comme les performances des années 1970 ont été si souvent réadaptées par la mode, la publicité, sans le moindre crédit.

Dans votre livre, vous rendez peu hommage aux autres artistes performeurs...

Bien sûr j'admire des artistes mais je n'ai jamais été inspirée par eux. Je préfère aller à la source, regarder la nature, d'autres cultures. Les deux cultures, qui ont changé ma vie, sont l'aborigène et la tibétaine.

Vous n'évoquez guère le procès intenté par votre partenaire Ulay qui vous reprochait de ne



pas le créditer pour vos œuvres communes ?

J'ai fini le livre avant le verdict. J'ai perdu sur toute la ligne. Après, je suis allée en Inde, pour méditer. Et qui je vois ? Ulay. On a fait de la méditation ensemble et, au fil des jours, on est devenus amis. Je lui ai tout pardonné. ■

ROXANA AZIMI

Traverser les murs, de Marina Abramovic, Fayard, 464 pages, 24,90 euros.

**« La performance
est un art vivant,
basé sur
le temps.
Sinon, c'est une
matière grise
dans des livres
poussiereux »**



culturematch



MARINA ABRAMOVIC

L'ART D'UNE GUERRIÈRE

Depuis près de cinquante ans l'artiste étonne le monde avec ses performances dans les musées. On découvre dans l'autobiographie qu'elle publie ces jours-ci la détermination d'une femme pour qui tout avait mal commencé.

Et qui n'a jamais cessé de se battre.

PHOTOS SÉBASTIEN MICKE



Elle a battu le record de fréquentation (pour une artiste vivante) du MoMA et gagné ses galons de superstar en passant 750 heures assise sur une chaise à fixer en silence chaque visiteur venu s'asseoir à sa table en 2010. Y a retrouvé après plus de vingt ans de séparation son ancien compagnon et copercœur Ulay le temps d'un face-à-face bouleversant vu plus de

29 millions de fois sur Internet. Est apparue dans un clip du rappeur Jay-Z. A remporté un Lion d'or à la Biennale de Venise en lavant des os de bœufs sanguinolents dans une cave pour dénoncer les massacres en ex-Yougoslavie... Bref, en près de cinquante ans, Marina Abramovic, née à Belgrade, est devenue l'une des personnalités les plus influentes du moment pour ses performances radicales aux frontières du danger et de la folie. Dans le studio photo de Brooklyn où nous la retrouvons pour la sortie française de son autobiographie (« Traverser les murs »), une jeune femme vient de fondre en larmes en faisant signer ledit livre à son héroïne. La veille, la pétulante septuagénaire, « grand-mère de l'art performance », déjeunait dans son bureau de Manhattan entourée d'une équipe de jeunots devant un concert télé de Lady Gaga. Profondément disponible et d'une énergie d'un autre monde.

Rencontre avec la plus médiatique des artistes contemporaines. Mi-gourou, mi-messie. Une sensation.

Paris Match. Il existait déjà un documentaire à votre gloire (« Marina Abramovic: The Artist is Present »), pourquoi avoir ressenti le besoin d'écrire vos Mémoires ?

Marina Abramovic. Je n'ai pas écrit ce livre pour les amateurs d'art mais pour le grand public. J'ai eu 70 ans l'année dernière et j'ai réalisé à quel point ma vie était extraordinaire. Même moi je dois en convenir. Je viens d'un pays du quart-monde pour ne pas dire du tiers-monde. Je suis arrivée à New York par un train de seconde classe avec pour seul bagage un carton de mes négatifs de photos et je me suis inventée seule, sans l'aide de personne : ni hommes ni riches connaissances. Je pense sincèrement que mon parcours peut inspirer d'autres gens. Aujourd'hui, j'ai atteint un stade où je suis enfin heureuse. Ma trentaine a été un tel bordel émotionnel... On traîne tant de boulets derrière soi. Ce livre n'a pas la prétention d'être de la littérature, mais j'y ai tout mis : mes peines de cœur, mes mauvaises blagues, mes performances. Cela a été une libération.

UN
ENTRETIEN
AVEC
KARELLE
FITOUSSI

Pourquoi avoir choisi de vous installer à New York ?

Pour la difficulté. Aux États-Unis, je suis sans cesse stimulée car rien ne va, c'est la perfection pour moi ! L'art a besoin de déranger pour exister. Quand je suis arrivée ici, personne ne me connaissait, tout le monde se fichait de moi alors que j'étais connue en Europe. Mais l'Amérique ne s'intéresse qu'à elle-même. Quand vous regardez les infos, elles ne parlent que de ce qui se passe à New York ou, à la rigueur, à Brooklyn. Aucune news sur la Russie ou alors trois lignes. Donc quand vous arrivez dans une ville qui compte déjà 437 000 artistes, vous n'avez pas d'autre choix que de vous battre, de créer quelque chose de plus fort et de plus innovant que les autres. Ce que j'ai fait avec mes trois premières performances qui ont tout changé.

Vous avez été élevée à la dure par votre mère. Avec le recul, vous lui êtes reconnaissante de vous avoir endurcie ?

Oui, à son enterrement j'ai d'ailleurs lu une lettre pour la remercier. On est tous le produit de notre éducation et on passe notre vie à tenter de réparer les dommages de ces premières années. Avec ma mère, rien n'était jamais assez bien, tout le monde était toujours mieux que moi. Quand je lui ai demandé pourquoi elle ne m'avait jamais embrassée, elle m'a répondu "pour que tu ne sois pas gâtée". Je dois dire qu'elle a fait du bon travail. Grâce à elle, je suis devenue une guerrière. Désormais, quand on me dit non, ce n'est toujours qu'un début.

Votre emploi du temps est d'ailleurs plein jusqu'en 2022. Après quoi courez-vous ?

J'ai toujours eu le sentiment d'avoir une mission. Toute petite, je savais déjà que je voulais devenir artiste. J'ai grandi dans un pays communiste, avec l'idée que la vie privée n'était pas importante, que seule comptait la collectivité. Aujourd'hui, j'ai six assistants qui m'aident à accomplir mes tâches quotidiennes et je m'y colle sans me poser de questions comme un bon petit soldat. Ma seule crainte est de n'avoir pas le temps de tout faire. J'ai des rendez-vous en 2022 et les gens me disent : "Mais tu ne sais même pas si tu seras encore vivante !" [Elle rit.]

Vous dites qu'il y a deux choses qu'un artiste doit savoir : quand s'arrêter pour ne pas se répéter et comment mourir. Envisagez-vous votre mort comme une ultime performance ?

En quelque sorte, puisque j'ai déjà organisé mes funérailles et effectué les répétitions. Quand je me promène dans la rue, les gens semblent ne pas réaliser qu'on va tous mourir. Penser à la mort me permet de rester concentrée ! Je suis obsédée par la pensée qu'une bonne idée peut vous survivre, contrairement à tout ce qui est matériel. Toute ma vie, j'ai ainsi œuvré pour que l'art performance devienne grand public. Et j'y suis parvenue.

De quelle façon la célébrité née après vos retrouvailles avec Ulay, votre ancien compagnon, au MoMA, a-t-elle affecté votre travail ?

D'aucune façon. Je n'ai jamais fait de compromis et ma cote sur le marché ne s'est jamais envolée. Une sculpture de Jeff Koons vaut 7 millions, moi, en comparaison, je n'ai jamais rien vendu qui dépasse le demi-million ! Mais c'est marrant comme on attend d'un artiste qu'il soit pauvre et obscur. Je me demande pourquoi on ne demande jamais aux hommes riches et puissants pourquoi ils le sont, mais à moi, si. J'entends sans arrêt : "Oh, c'est une vendue !" sous prétexte que j'ai organisé un défilé de mode avec Givenchy. Mais quelle connerie ! Depuis cinquante ans, je fais des photos, des vidéos et des performances avec la même honnêteté. Le succès est certes arrivé, mais il n'a rien changé. Il m'a juste

« J'AI SACRIFIÉ INTENTIONNELLEMENT MA VIE DE FAMILLE



apporté davantage de visibilité et la chance d'être plus écoutée. Aujourd'hui, je donne une conférence avec Condoleezza Rice à Kiev, c'est la première fois qu'une artiste a cette opportunité. Toute ma vie, j'ai ouvert des brèches et défriché des terrains minés malgré les mauvaises critiques. Peu m'importe. En attendant, j'avance.

Les critiques ne vous touchent pas ?

Non. Si vous saviez les horreurs qu'on a écrites sur moi dans les années 1970, si j'y accordais de l'importance, je ne pourrais pas me lever le matin ! Pour ce livre, il s'est passé quelque chose de très drôle : deux critiques diamétralement opposées ont été publiées le même jour. L'une terriblement violente dans le "New York Times" et l'autre dithyrambique dans le "Guardian". Le tout à trois heures d'intervalle. Que puis-je y faire ? Rien, alors je souris.

Vous les avez quand même lues !

Je lis tout, même quand je ne devrais pas. Mais après tout, la seconde était si positive qu'elle annulait la dureté de la précédente [Elle rit.]

Vous dédiez ce livre à vos amis et à vos ennemis.

Vous avez besoin d'adversité pour créer ?

On n'apprend pas du bonheur mais de ses erreurs, c'est une certitude. Ce qui m'étonnera toujours, c'est l'ampleur de la jalousie des gens de ma génération à mon égard. Et notamment des femmes ! Ma génération est désespérante ! D'ailleurs, j'ai très peu d'amis de mon âge ! Les vieux passent leur temps à se plaindre. Quand j'organise un événement, 80% du public a entre 12 et 35 ans. Mon équipe aussi est jeune. Elle me permet



de rester en contact avec l'air du temps, avec la musique, avec tout ce qui est cool. En échange, je lui apporte mon expérience. Je trouve que c'est primordial pour bien vieillir de conserver sa curiosité d'enfant. Aujourd'hui, je travaille sur des projets de réalité augmentée et de réalité virtuelle, je crée des avatars. Et les gens de mon âge ne savent même pas ce que c'est ! [Elle rit.]

Vous avez aussi collaboré avec des artistes tels que Lady Gaga, Jay-Z ou James Franco...

Lady Gaga m'a fait ce grand cadeau de venir à l'un de mes workshops alors que je ne l'avais jamais rencontrée. Elle a été une élève très disciplinée, et après son passage les gamins ont commencé à se demander "Mais qui est cette Marina ?" et sont venus assister à mes lectures et à mes shows. J'ai 70 millions de followers sur Facebook et je n'aurais jamais pu rêver une telle audience. Si je n'intéressais que ma génération, ça signifierait que mon travail est sans intérêt. S'il y a des jeunes, c'est qu'il y a de la vie dans mon œuvre. Et c'est très important pour moi. Je n'envisage pas de m'arrêter, je mourrai sans doute en travaillant. L'idée de me retrouver devant la télé dans une maison de retraite me donne la nausée.

Comment expliquer que vous soyez l'une des rares femmes à succéder dans le monde de l'art contemporain ?

Parce que les femmes veulent tout : des enfants, une famille, l'amour, tout ! Et devinez quoi ? Ce n'est pas possible ! Les hommes font aussi des enfants mais ce sont les femmes qui s'en occupent. Ce n'est pas un hasard si Louise

Bourgeois est devenue une grande artiste après 60 ans : mari mort, enfants devenus grands... Moi, j'ai sacrifié intentionnellement ma vie de famille parce que l'art m'était plus important. Je n'ai jamais ressenti l'appel de mon horloge biologique. J'étais décidée très tôt : pas de bébés. J'ai d'ailleurs subi trois avortements et tout le monde a critiqué mon choix d'assassiner des enfants au profit de l'art. C'est une des raisons pour lesquelles je ne me rangerai jamais derrière un discours féministe. Car les femmes ont le pouvoir incommensurable de donner la vie ! Pourtant, elles préfèrent jouer le rôle pourri de la fille fragile pour faire plaisir aux hommes. Je trouve ça ridicule !

Vous reste-t-il des rêves à accomplir ?

Non. Tout ce dont j'ai rêvé, je l'ai fait. Pour mes 70 ans l'année dernière, j'ai privaté le Guggenheim pour y organiser une gigantesque fête et j'ai observé soixante-dix minutes de silence, une pour chaque année de ma vie. Pour mes 80 ans, je ne sais pas encore ce que je ferai. Peut-être du pole dance. ■

« Traverser les murs », de Marina Abramovic, éd. Fayard, 464 pages, 24,90 euros.



Son histoire d'amour avec Ulay s'est transformée en performance. De leur rupture en 1988 sur la Grande Muraille de Chine jusqu'à leurs retrouvailles au MoMA. Mais l'an passé, Marina lui intente un procès qu'elle perd. Avant d'annoncer leur réconciliation et la préparation de performances communes. « J'étais folle de rage, dit Marina. Et je suis partie en Inde pour ma retraite annuelle au Kerala. C'est au bout du monde. Il faut vingt-six heures d'avion pour s'y rendre, et sur place il n'y a qu'un endroit où dormir. Eh bien, sur qui suis-je tombée là-bas ? Ulay et sa nouvelle femme, arrivés la veille pour y passer un mois comme moi... J'ai tenté de me cacher les premiers jours, mais impossible ! On se lève à 5 heures pour méditer, et il a bien fallu se réparer. Et pardonner. C'est la meilleure chose qui me soit arrivée. Je dors beaucoup mieux. Je ne suis plus polluée par la colère. » Conclusion : « Je conseille à tout le monde d'essayer le pardon. »

PARCE QUE L'ART M'ÉTAIT PLUS IMPORTANT »



CULTUREART

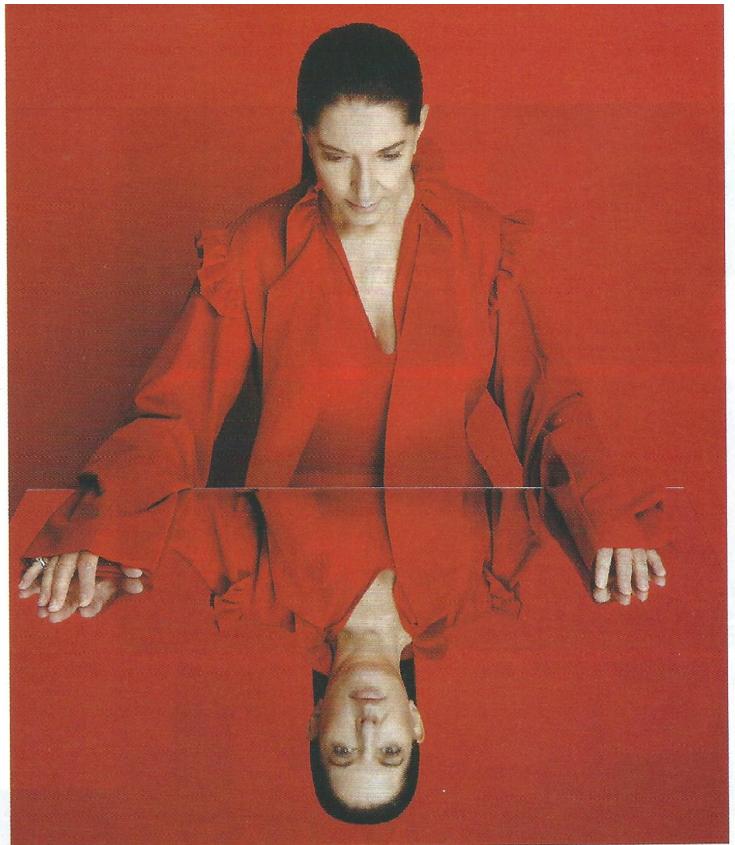
« On n'autorise pas le succès aux femmes »

Marina Abramovic, reine de l'art corporel, publie ses Mémoires. De Tito à Lady Gaga, itinéraire d'une battante.

PAR JUDITH BENHAMOU-HUET

New York, un jour de soleil. Les baies vitrées sont bordées de plantes vertes. L'atelier-appartement grouille de jeunes gens beaux et à la mode. Elle est en bermuda moulant, sweat-shirt et tongs noires à message enthousiaste : « Fuck » sur le pied droit, « Negativity » sur le gauche. Cheveux longs et raides, bruns, pour un visage pâle et sans une ride. Telle est Marina Abramovic, 70 ans, l'une des rares femmes à avoir le statut de monstre sacré de l'art contemporain. Elle vous regarde intensément, de ce regard qui, au MoMA de New York, il y a quelques années, a attiré les foules. 750 000 personnes, pendant trois mois, en 2010. « The Artist is Present », tel était le nom de cette performance où, huit heures par jour, assise en face des visiteurs, les uns après les autres, les yeux dans les yeux avec eux, elle ne faisait rien d'autre. Tous les détails sont dans ses Mémoires, « Traverser les murs », qu'elle publie aujourd'hui : « Sans manger ni boire, sans pause pipi, sans me lever pour m'étirer les jambes et relâcher mes bras. J'ai dû apprendre à ne boire de l'eau que la nuit. (...) Ce que j'ai observé immédiatement, c'est que les gens assis en face de moi éprouvaient une vive émotion. Dès le début ils étaient en larmes – moi aussi. Étais-je un miroir ? Je voyais et je sentais la douleur des gens. »

L'expérience MoMA va bouleverser sa vie, sa carrière, sa renommée, faisant d'elle la papesse d'un art dématérialisé, après des années où elle a poussé son corps jusqu'à ses extrêmes limites, allant jusqu'à mettre sa vie en danger avec son ancien compagnon, l'artiste allemand Ulay, dans une fameuse performance avec arc et flèches. Elle a même défié le public dans les années 1970 : après avoir mis différents objets sur la table, elle l'invitait à en user comme il le voulait. Certaines personnalités s'en servirent pour l'agresser. Masochisme ? « Ça révèle beaucoup de choses sur la nature humaine », répond-elle. Pour comprendre qui est ce personnage hors du commun né dans une famille d'apparatchiks de Belgrade sévères et dogmatiques, il faut se rendre immédiatement page 406 de l'ouvrage. Il n'existe pas



Hors norme.

Monstre sacré de l'art contemporain, Marina Abramovic n'a cessé de se mettre en danger pour exister.

moins de trois Marina. « Il y a la guerrière et la spirituelle. Et puis la merdique (...). La merdique est celle que je cherche à garder cachée. C'est la pauvre petite Marina qui croit que tout ce qu'elle fait est mal, la Marina qui est grosse, moche et indésirable. Celle qui, quand elle est triste, se console en regardant des navets, engloutissant des boîtes entières de chocolat et en s'enfonçant la tête sous l'oreiller pour faire comme si ses ennuis n'existaient pas. »

En tant que femme et en tant qu'artiste, celle dont la mère rêvait qu'elle devienne peintre s'est mise en danger pour exister. « Traverser les murs » raconte un parcours humain qu'elle voudrait partager au-delà des seuls aficionados de l'art contemporain. « On n'autorise pas le succès aux femmes », remarque-t-elle, évoquant « Imponderabilia », une performance créée en 1977 avec Ulay au musée d'Art moderne de Bologne, dans laquelle chaque visiteur du musée devait passer par une entrée étroite. Là, Marina et Ulay étaient postés à l'intérieur, nus l'un en face de l'autre, comme des caryatides. « Tous les arrivants étaient obligés de se mettre de profil pour passer devant nous et chacun devait prendre une décision : faire face à l'homme nu ou à la femme nue. »

Mais ça, c'est le passé. Aujourd'hui, la grand-mère (sexy) de la performance, intime de Lady Gaga et suivie par des dizaines de millions de followers, est désormais très excitée à l'idée de laisser à la postérité son prochain projet : une vidéo en réalité virtuelle qui parle de l'homme ou plus précisément de la femme, elle-même, vivant en harmonie dans une nature préservée. Entre monstre et déesse, la créature triple rêve d'exister pour l'éternité ■

« Traverser les murs. Mémoires », de Marina Abramovic (Fayard, 464 p., 24,90 €).

Repères

- 1946** Naissance à Belgrade, en Yougoslavie.
- 1973** Première performance dans sa ville natale.
- 1975** Participe à la Biennale de Paris.
- 1997** Lion d'or à la Biennale de Venise.
- 2010** Performance de 736 heures et 30 minutes assise au MoMA, à New York.



ESPRIT WEEK-END

LE DIMANCHE IDÉAL DE...



MARINA ABRAMOVIC

La superstar de l'art immatériel, qui vit à New York, sort en France ses mémoires. Celle que l'on surnomme « la grand-mère de la performance » fait plutôt figure, à 71 ans, de wonder woman.

Un artiste doit-il se reposer le dimanche ?

L'artiste a son temps à lui. Une liberté complète pour faire ce dont il a envie et besoin.

Justement, certains artistes vous ont-ils particulièrement inspiré ?

Non car avoir des artistes pour référence, ce serait une sorte de récupération. Les artistes doivent produire des choses inédites. Mon inspiration principale vient plutôt de la nature – une cascade, l'océan... – ou de personnes ayant une énergie particulière, comme les chamans

ou des gens qu'on pourrait qualifier de saints. Parce que j'apprends de tout cela. Mais certains artistes sont mes amis. D'autres que j'admire vraiment, comme John Cage ou Joseph Beuys, ou d'autres que je n'ai jamais rencontrés, comme Van Gogh, Rothko et Yves Klein. Si on devait parler d'inspiration, je citerais ces trois hommes. Il y a quelques années, au Centre Pompidou, j'ai vu accroché côte à côte un Rauschenberg et un Klein. Le Rauschenberg des années 50 ou 60 était si daté, tandis que le Klein était si frais. C'est parce que Klein parle d'immatérialité dans l'art.

Vous souvenez-vous de vos dimanches dans votre jeune temps à Belgrade ?

Oh oui ! Je lisais Dostoïevski et je buvais du café turc. Je ne sortais pas de ma lecture de la journée. J'aimais beaucoup cela.

Dans votre biographie, votre jeunesse semble pourtant plutôt sombre, n'est-ce pas ?

Les dimanches étaient agréables parce que j'étais dans mon monde. Ma réalité était alors la réalité du livre et pas ma propre réalité.

Et aujourd'hui, rencontrez-vous des amis le dimanche ?

Dès que je suis à New York et que j'en ai la possibilité, je vais passer le week-end à la campagne. La maison se situe dans la vallée de l'Hudson à Chatham. J'y séjourne toujours avec des amis. J'adore ça.

On m'a dit que vous preniez des bains de lait. Est-ce vrai ?

Oui c'est vrai. C'est ma grand-mère yougoslave qui préconisait cela pour avoir la peau douce. Mais maintenant j'ai arrêté. Je prends des bains de bicarbonate de soude et de selasher. Je remplace parfois le sel par du vinaigre. C'est mon docteur, une nutritionniste et herboriste, qui préconise ces bains pour éliminer les toxines et se ressourcer. Elle est géniale.

Aimez-vous dormir tard ?

Oui, mais je ne peux pas le faire tous les jours. D'ordinaire, je me réveille à 6 heures même le dimanche car je fais mes exercices physiques. 150 abdos. Je suis plutôt en excellente forme. Par ailleurs, si je suis dans une période « ralentie », je m'écoute. Je lutte tellement pour combattre ma fainéantise !

Écoutez-vous des musiques particulières le dimanche ?

J'écoute de la musique toute la semaine et indifféremment le dimanche. Pour les gens qui vont au bureau, le dimanche est un jour spécial, mais pas pour les artistes. L'artiste peut faire du jour qu'il veut un dimanche.

Pratiquez-vous une espèce d'exercice spirituel le dimanche ?

Non, pour moi, dimanche est comme un autre jour. Pour faire de la méditation, je n'attends pas la fin de la semaine. Quand vous évoquez le dimanche, ça me fait penser aux peintres du dimanche avec leurs pratiques occasionnelles. Vous devez faire ce que vous ressentez, quel que soit le jour de la semaine. **Propos recueillis par Judith Benhamou-Huet** « Traverser les murs », de Marina Abramovic. Fayard, 464 p., 24,90 €.



Marina Abramović, la performance d'une vie

Depuis près de cinquante ans, la performeuse serbe enflamme le monde de l'art en livrant son corps à des expérimentations extrêmes. Elle se met à nu aujourd'hui dans une autobiographie hallucinante, qu'elle dédie à ses ennemis autant qu'à ses amis.

Par Daphné Bétard

Allongée sur le dos, la tête renversée, elle hurle à la mort – d'un cri à vous retourner les tripes, obsédant, hérissant chaque poil sur la peau, bouleversant chaque molécule du cerveau, au point de se sentir affreusement vivant. Puis, de sa brosse à cheveux, la belle ténébreuse se lacère le visage, clamant ironiquement «Art must be beautiful, artist must be beautiful!» («L'art doit être magnifique, l'artiste doit être magnifique»).

Il y a quarante ans, Marina Abramović secouait les esprits avec une série de performances glaçant les sangs. Alors pionnière dans le domaine, elle est depuis devenue l'une de ses figures emblématiques, à la fois diva, idole et gourou, aussi adulée que détestée. *Traverser les murs*, son autobiographie, publiée chez Fayard, promet de faire du bruit. Elle y retrace son histoire, entre désirs et souvenirs – ceux qu'elle choisit de raconter, évidemment, et pour les autres, prière de lire entre



Une enfant comme les autres ? Marina Abramović prend la pose avec sa tante Ksenija, sa grand-mère Milica et son frère Velimir, à Belgrade, en 1953.

les lignes. Un récit baroque et grandiloquent, parfois empreint d'une lucidité désarmante, où elle se révèle en reine de la provocation, forte et fragile, sublime et sordide, un peu sorcière sur les bords, capable de défier la mort et son corollaire, la peur.

Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, si le livre commence par l'évocation de sa première peur : face à un serpent, sur une route, moins effrayée par l'animal que par le cri de terreur poussé par sa

grand-mère en la voyant s'en approcher. Fascinant et redouté, le reptile revient en boucle dans son récit. La veille de sa naissance, le 30 novembre 1946, à Belgrade, sa mère aurait rêvé qu'elle accouchait d'un serpent géant. La créature s'invite ensuite régulièrement dans les performances de cette gorgone de l'art contemporain, capable de pétrifier ceux qui la regardent. Jamais dans la demi-mesure, Marina aime répéter qu'elle vient «d'un pays qui n'existe plus», l'ex-Yougoslavie, celle de la dictature communiste du maréchal Tito pour lequel travaillait son père, tandis que sa mère dirigeait un institut en charge des monuments historiques et de l'acquisition d'œuvres d'art.

À 16 ans, elle s'entaille les veines

Elle est d'abord élevée par sa grand-mère, qui l'initie à l'interprétation des rêves et des signes. Puis, à 6 ans, à la naissance de son frère, elle rejoint ses parents dans leur appartement au cœur de Belgrade, où elle dispose de son propre atelier pour peindre. Sa mère l'abreuve

À ses débuts, Marina tâtonne, s'essaye à la peinture (ici dans son studio à Belgrade en 1968), qui ne la satisfait pas pleinement. Elle rêve d'un art de tous les possibles ne se limitant pas à un cadre prédéfini.





Qui a peur de
la diabolique
Marina Abramović,
sacrée reine de
la performance ?
En 2014, elle pose
pour le *Vogue*
ukrainien, sous
l'objectif du
photographe
Dusan Reljin.



Lieu ouvert aux avant-gardes du monde entier, le Centre culturel étudiant de Belgrade a permis à Marina Abramović et ses camarades de s'essayer à toutes les audaces. Ici, son ami Era Milivojević la scotche à un banc.



Quand la performance vire au cauchemar : Pour *Rhythm 0*, organisée au Studio Morra de Naples, en 1974, l'artiste a livré son corps au public pendant six heures. Cela s'est terminé en bagarre généralisée entre ceux qui l'attaquaient et ceux qui la défendaient.

de littérature (Proust, Camus, Gide) et de sorties culturelles, mais sans lui accorder aucune marque de tendresse, pas plus qu'à son mari – ils se déchirent d'ailleurs jusqu'à se taper dessus quand il n'est pas absent. Marina en prend aussi pour son grade, reçoit des coups et se retrouve souvent couverte de bleus. Elle encaisse. Enfermée dans la penderie, elle parle aux fantômes qui y logent. Elle raconte qu'une fois, pour lui apprendre à nager, son père l'a jetée dans l'Adriatique et laissée revenir toute seule à leur barque.

DE BELGRADE À NEW YORK

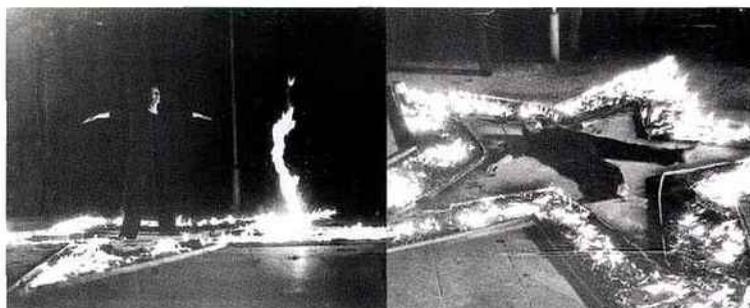
- 1946** Naissance à Belgrade.
- 1970** Diplômée de l'École des beaux-arts de Belgrade.
- 1973-1974** *Rhythm*, série de performances radicales qui la révèlent à elle-même et au public.
- 1975** Rencontre avec Ulay, son alter ego et âme sœur.
- 1988** Dernière performance commune et séparation avec Ulay sur la muraille de Chine.
- 1990** Début de l'enseignement et des ateliers Abramović, dans toute l'Europe et au Japon, basés sur le jeûne et des exercices improbables.
- 1997** Reçoit le prestigieux Lion d'or à la biennale de Venise pour *Balkan Baroque*.
- 2005** *Seven Easy Pieces*, reprise de sept performances historiques au Guggenheim de New York.
- 2010** *The Artist is Present*, consécration de sa carrière au MoMA, la rétrospective accueille 750 000 visiteurs.
- 2012** Bob Wilson met en scène l'opéra *Life and Death of Marina Abramović*.

L'adolescence n'est pas plus heureuse. Grande perche au physique ingrat, mal fagotée, mal dans sa peau, introvertie et solitaire, Marina s'entaille les veines à 16 ans. Plus tard, elle décide de perdre sa virginité avec un garçon qu'elle n'aime pas pour ne pas souffrir d'être quittée. Sinon, la jeune fille peint, sans grande conviction mais avec sérieux, des paysages et des nuages. Elle entre à l'École des beaux-arts de Belgrade et y rencontre l'artiste Nesa Paripovis, qu'elle épouse à 25 ans espérant, en vain, se libérer du joug maternel. Marquée par les manifestations étudiantes de 1968, Marina décide de s'affranchir de tous les carcans de son existence. Avec ses camarades du SKC, le Centre culturel des étudiants de Belgrade, elle cherche à dépasser les limites de la peinture : ils lorgnent l'art conceptuel, les délires anticommunistes de Fluxus, l'arte povera, les provocations de Joseph Beuys, les vidéos de Nam June Paik... Elle

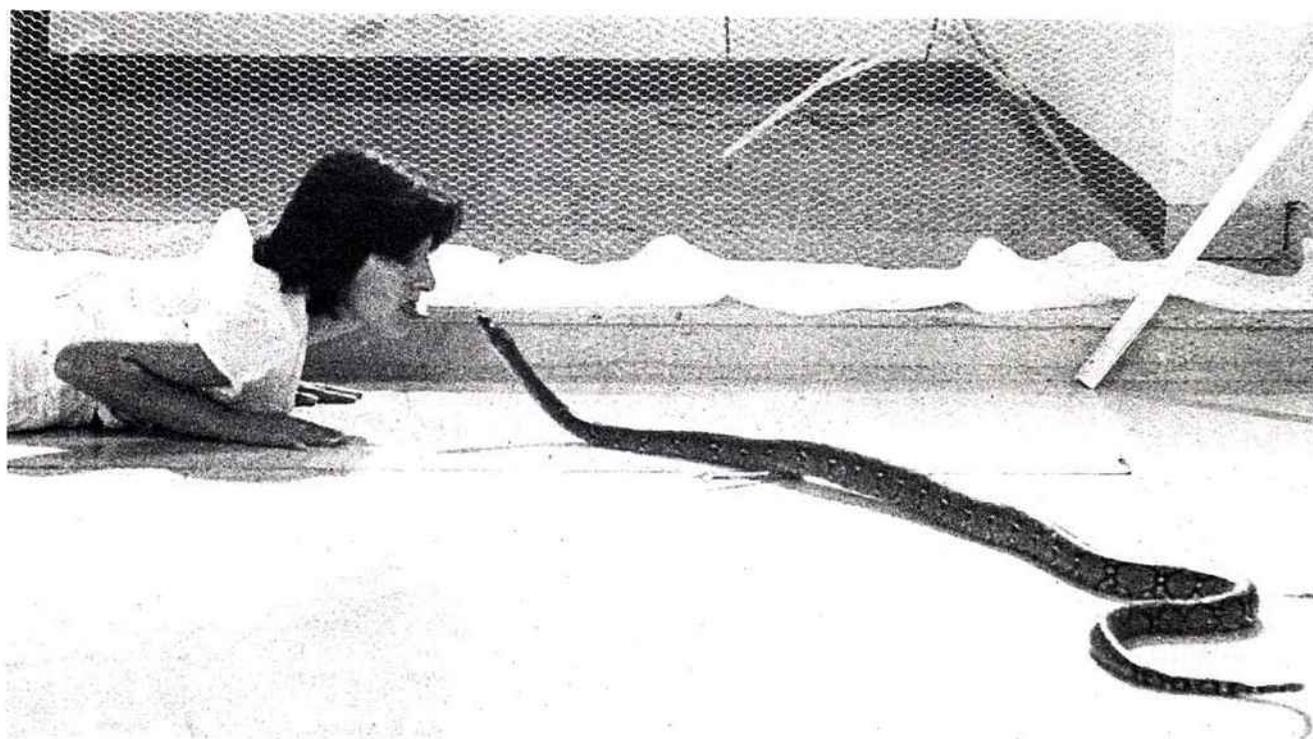
commence finalement par quelques installations sonores, passant assez vite du chant des oiseaux au bruit des mitraillettes censé balayer l'esprit des visiteurs, puis décide d'utiliser son propre corps. Au Festival d'Édimbourg de 1972, pour impressionner Beuys et les actionnistes viennois, elle invente une variante du jeu du couteau, maculant de son propre sang la feuille blanche où elle s'exécute devant une assistance médusée. Silence, puis tonnerre d'applaudissements.

Aller jusqu'au bout, quitte à y laisser sa peau

Elle s'avoue grisée par l'émotion extrême qui l'unit au public, «ici, maintenant et nulle part ailleurs», comme s'ils ne faisaient qu'un dans ce dépassement de la douleur et de soi. Marina se sent pleine, entière. Et n'aura de cesse de retrouver cette sensation. Elle a trouvé son moyen d'expression ; elle se sent prête à aller jusqu'au bout, quitte à y laisser sa peau. Comme ce jour où la performance vire à la catastrophe, et qu'elle manque de mourir asphyxiée dans une étoile (symbole du communisme) en feu [ill. ci-dessous]. Elle perd connaissance, et alors ? Elle récidive l'année suivante à la Galleria Studio Morra de Naples, où, entourée d'objets plus ou moins dangereux, elle invite les spectateurs à faire d'elle ce qu'ils veulent. La situation dégénère une fois encore, elle est blessée, on la menace d'un pistolet. «L'essence même de la performance tient dans ce que le public et le performeur



Rhythm 5, 1974 : c'est au cours de cette performance de 90 minutes, au Centre culturel étudiant de Belgrade, que l'artiste a frôlé l'asphyxie. Elle fut secourue in extremis par des spectateurs.



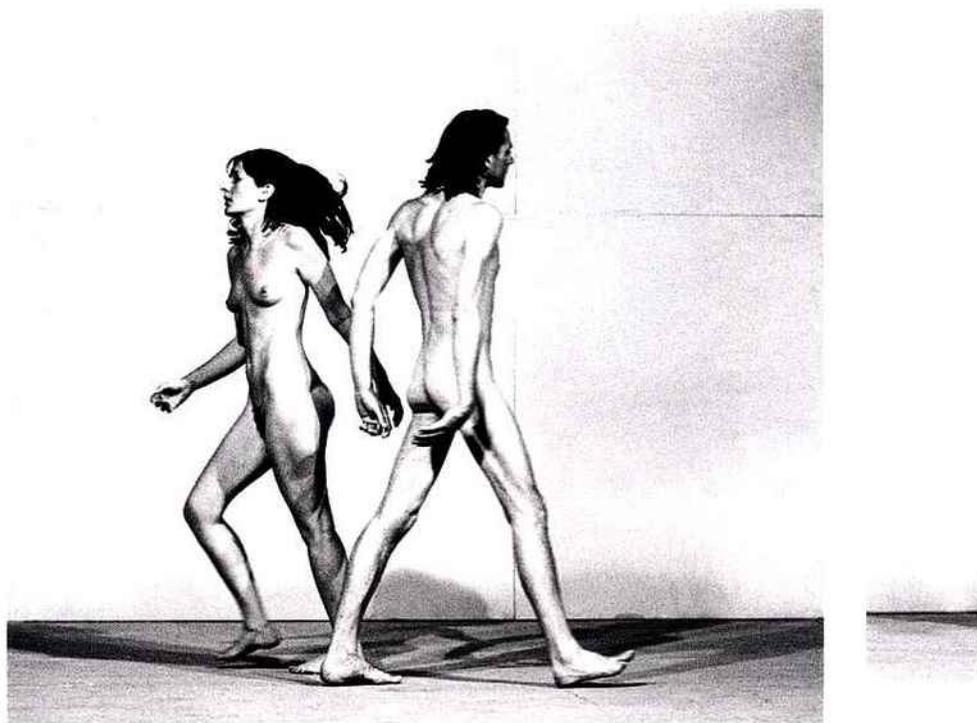
Marina Abramović joue les charmeuses de serpent pour *Three*, performance de plus de quatre heures, à la galerie Harlekin Art de Wiesbaden (Allemagne), en 1978.



L'artiste a marqué les esprits avec *Balkan Baroque*, performance de quatre jours et six heures créée pour la 47^e biennale de Venise, en 1997, et qui lui a valu le prestigieux Lion d'or.



«Quand ils s'installent, certains couples achètent de la vaisselle. Ulay et moi nous sommes demandé comment faire de l'art ensemble», raconte Marina dans son autobiographie. Pour leur première performance commune, *Relation in Space*, mise au point pour la biennale de Venise, en 1976, ils décident de littéralement tomber amoureux. Leurs corps entrent en collision et rebondissent en les éloignant l'un de l'autre.



créent l'œuvre ensemble», explique-t-elle. L'historien d'art et conservateur Jean-Hubert Martin se souvient des «sentiments troubles qui nous animaient lorsque nous assistions aux violences qu'elle s'imposait en public», soulignant «l'attrait et le dégoût simultanément pour le voyeurisme, la fascination pour les attitudes radicales et surtout l'interrogation sans cesse répétée sur le sens de ces actes».

Marina avance d'un pas décidé, se fiche éperdument d'être traitée de fétichiste ou d'exhibitionniste. A-t-elle déjà conscience qu'elle fait partie de cette génération d'artistes femmes qui «vont révolutionner l'art», à l'image de Rebecca Horn, Valie Export, Gina Pane? Ces créatrices qui, comme le résume la conservatrice Camille Morineau, cofondatrice d'Aware (Archives of Women Artists, Research and Exhibitions), font du corps «le lieu de transformation du monde, où le politique se mêle au privé» – la performance étant à la fois «miroir et outil». Fin 1975, elle est invitée par la galerie De Appel d'Amsterdam à remonter sa performance *Lips of Thomas* [ill. p. 119] lors de laquelle elle s'entaille le ventre pour y dessiner une étoile, avant de s'allonger sur un bloc de glace tandis qu'un ventilateur diffuse de l'air chaud sur sa blessure pour que le sang ne coagule pas.

Les Adam et Ève de la performance

L'artiste néerlandais qui l'accueille pendant son séjour s'appelle Ulay, grand jeune homme maigrichon au visage à moitié grimé en femme. Il soigne ses blessures, l'écoute; ils deviennent amants. Ils sont nés le même jour, cela ne peut être un hasard! Les deux âmes sœurs ne se quittent plus, leur cœur bat au même rythme. «Nous n'avions qu'un cœur», rectifiera Ulay plus tard. Ensemble, ils se lancent dans une série de propositions radicales, le plus souvent dans le plus simple appareil, dans une attitude que résume parfaitement le titre de leur manifeste, *l'Art vital*. Les Adam et Ève de la performance sont sans domicile fixe et se déplacent à bord d'une camionnette, posant leurs valises pour se donner en spectacle. Pour la biennale de Venise de 1976, ils courent l'un vers l'autre et se

rentrent dedans, d'abord lentement, puis de plus en plus violemment [ill. ci-dessus]. Pour la Semaine de la performance, à Bologne, ils se postent nus l'un en face de l'autre à l'entrée du musée d'Art moderne, de telle sorte que les visiteurs sont obligés de se frotter à eux pour entrer. Marina et Ulay se giflent, respirent le même air jusqu'à l'étouffement. Il se coud les lèvres, elle parle à sa place. Il retient la flèche d'un arc bandé qui vise son cœur [ill. ci-dessous] pendant qu'un micro enregistre leurs pulsations cardiaques, qui s'emballent. Sans limites ni frontières, ils parcourent l'outback australien, passant avec les tribus pitjantjatjara et pintupi plusieurs mois durant lesquels ils parlent et mangent à peine, font tout au ralenti pour résister à la chaleur – ce qui leur inspire plus tard une performance où ils se tiennent huit



heures d'affilée l'un en face de l'autre sans ciller. En Inde, ils font une retraite méditative auprès du maître du dalaï-lama, cherchant à atteindre un état de pleine conscience totale afin de dépasser la souffrance physique.

Ulay va-t-il transpercer le cœur de son grand amour? Pour *Rest Energy*, vidéo filmée à Dublin en 1980, on retient son souffle pendant quatre interminables minutes.



Coup de com' ou retrouvailles sincères ? Pour sa performance *The Artist is Present*, en 2010, au MoMa à New York, Marina Abramović enfreint la règle et laisse aller son émotion lorsqu'Ulay apparaît au milieu du public.

De ce duo flottant entre ciel et terre, c'est Marina qui attire la lumière. C'est vers elle que se dirige le python quand, rampant au sol, chacun des deux essaye de l'attirer à soi, devant un public électrisé. Le serpent est dans la pomme ; peu à peu l'amour se délite. Ulay tombe dans les bras d'une autre. Ils se séparent en 1987 après un ultime rendez-vous sur la muraille de Chine, chacun étant parti d'une extrémité du monument. La rupture est violente pour Marina. Terrassée par un chagrin immense, elle se soigne au milieu des moines bouddhistes danseurs du Ladakh (nord de l'Inde), à 4 000 mètres d'altitude.

Récemment, les amants terribles ont à nouveau défrayé la chronique. Pour leurs déboires judiciaires cette fois. À l'automne 2016, Ulay

gagne son procès contre Marina, obtenant de la justice néerlandaise qu'elle rétablisse son nom dans leurs œuvres communes et lui rembourse sa part. Un épisode beaucoup moins émouvant que leurs retrouvailles «surprises» orchestrées au MoMA de New York [ill. ci-contre] en 2010 lors de la rétrospective consacrant la carrière de Marina, intitulée «The Artist is Present». Assise telle une divinité au seuil d'un sanctuaire, vêtue d'une longue robe rouge ou blanche, elle plongeait son regard de braise dans les yeux de ses hôtes jusqu'à les faire fondre en larmes, mais sans jamais broncher. C'est alors qu'Ulay apparaît, la voilà qui pleure à son tour – la séquence a depuis tourné en boucle sur le Net. Dernier coup de théâtre : leur annonce, en août dernier, d'une série de performances pour le Louisiana Museum. Cependant, même si Ulay est aujourd'hui réhabilité, comme on le remarque dans le nouveau parcours permanent des collections du Centre Pompidou, à Paris, on ne voit qu'elle dans leurs actions communes : Marina l'ogresse, la déesse ; Marina sacrée Lion d'or à la biennale de Venise en 1997 où, juchée tel Ubu sur un tas d'os de bovins ensanglantés envahis d'asticots, elle chante les airs populaires de son enfance dans une chaleur étouffante et pestilentielle. Une fable satirique sur son pays et le monde intitulée *Balkan Baroque*. Pesant, mais terriblement efficace.

Dîner avec Björk, coacher Lady Gaga...

Depuis, auréolée de gloire, Marina Abramović joue à sainte Thérèse en lévitation ou se grime en Maria Callas, à qui elle s'identifie. À nouveau amoureuse (d'un artiste, Paolo Canevari), elle court le monde et, pour ses 60 ans, s'offre le Guggenheim. Après y avoir rejoué les performances de figures historiques du body art comme Gina Pane, Valie Export, Joseph Beuys, Bruce Nauman, Vito Acconci et elle-même, évidemment, elle apparaît perchée à six mètres de hauteur dans une robe vertigineuse d'un bleu électrique évoquant la spirale du musée. Un monument à elle toute seule... Marina joue à Marina jusqu'à devenir sa propre caricature, alors, forcément elle s'attire railleries et critiques. On l'accuse d'avoir vendu son âme au diable. Elle fréquente le

beau monde, dîne avec Björk et Matthew Barney, part au Sri Lanka avec Lou Reed pour voir des moines bouddhistes, couvre de feuilles d'or le beau James Franco, devient l'amie et la muse du styliste Riccardo Tisci, alors directeur artistique de Givenchy, avec qui elle prend la pose en train de l'allaiter. Elle devient même le coach – tendance gourou – de la star interplanétaire Lady Gaga, qui se dit obsédée par Marina qu'elle trouve *so incredible*. La vidéo de l'atelier qu'elle lui fait suivre, où elle se plie aux exercices de la méthode Marina mise au point lors des nombreux cours qu'elle a donnés dans les années 1990 (du type «comment retrouver le chemin de la maison les yeux bandés – et pourquoi pas à poil»), a été vue des millions de fois. L'expérience avait d'ailleurs été filmée dans le cadre de la grande campagne de subventions lancée par Marina, qui caressait alors le doux rêve d'ouvrir son propre institut, le MAI (Marina Abramović Institute). Il devait être installé dans un bâtiment d'Hudson signé Rem Koolhaas. Or, loin de freiner la folie des grandeurs de la papesse des performeurs, l'architecte star va faire du projet un centre grandiose à 31 millions d'euros... qui ne verra finalement pas le jour.

Elle veut faire de son enterrement son œuvre ultime

Le MAI est revu à la baisse, devient un organisme virtuel au service des institutions culturelles. Dans son livre, on la sent blessée, mais Marina refuse de parler d'échec, s'en sort avec une pirouette, se réjouit de l'heureux dénouement. Elle ne veut pas montrer le moins séduisant des trois visages qui la définissent, comme elle le raconte de façon désarmante à la fin de son autobiographie : «La guerrière, la spirituelle. Et puis la merdique, grosse, moche et indésirable», celle trahie et aban-



Pour la série *The Kitchen – Homage to Saint Therese*, Marina, telle une vision divine, apparaît en lévitation (ici *The Kitchen I*, 2009).

donnée par l'homme aimé, qui tremble de finir ses jours seule malgré la gloire et la fortune. Car comment conclure en beauté? Comme dans la pièce de Bob Wilson, *Life and Death of Marina Abramović*, où, au côté de l'acteur Willem Dafoe, elle rejoue et surjoue les grands moments de sa vie, envisageant sa propre mort sur un mode comique. Son enterrement sera son œuvre ultime, c'est décidé. Elle veut trois tombes, à Belgrade, Amsterdam et New York, où elle a vécu. Sa dépouille sera déposée dans l'une d'elles, mais personne ne saura laquelle. Surtout, pas de noir, rien que des couleurs vives, du vert acide, du rouge, du violet. Et il faudra raconter ses blagues tandis que la chanteuse Anohni chantera *My Way*. Baroque jusqu'au bout. ■

Marina rend hommage à Valie Export et à son *Action Pants : Genital Panic* (1969), lors de l'exposition «Seven Easy Pieces», en 2005, au Guggenheim de New York.



La performance, vedette éditoriale et muséale

Pratique artistique transversale flirtant avec les arts plastiques, la danse, le théâtre ou la vidéo, la performance, qui puise ses racines dans les manifestations futuristes et dada, est née durant les décennies 1960-1970. La discipline, vivante par essence puisqu'elle implique le corps, est revenue en force dans les galeries et musées ces dernières années, intégrant officiellement de grandes institutions comme le MoMA, la Tate Modern et le Palais de Tokyo qui lui ont consacré des expositions à part entière. Cet automne, elle est l'objet d'une vaste exposition au Tripostal, à Lille, et de divers livres. Outre les mémoires de Marina Abramović, un ouvrage collectif tente de définir les contours de son œuvre et s'intéresse aux formes qu'elle prend aujourd'hui, tandis qu'un autre se penche sur les relations étroites tissées entre la danse et le dessin depuis les premières performances publiques du Judson Dance Theater.

À VOIR

«Performance ! Les collections du Centre Pompidou (1967-2017)»

jusqu'au 14 janvier • Tripostal • avenue Willy Brandt • 59000 Lille • 03 28 52 20 12
www.lille3000.eu/collector/fr/tripostal

À LIRE

Traverser les murs – Mémoires

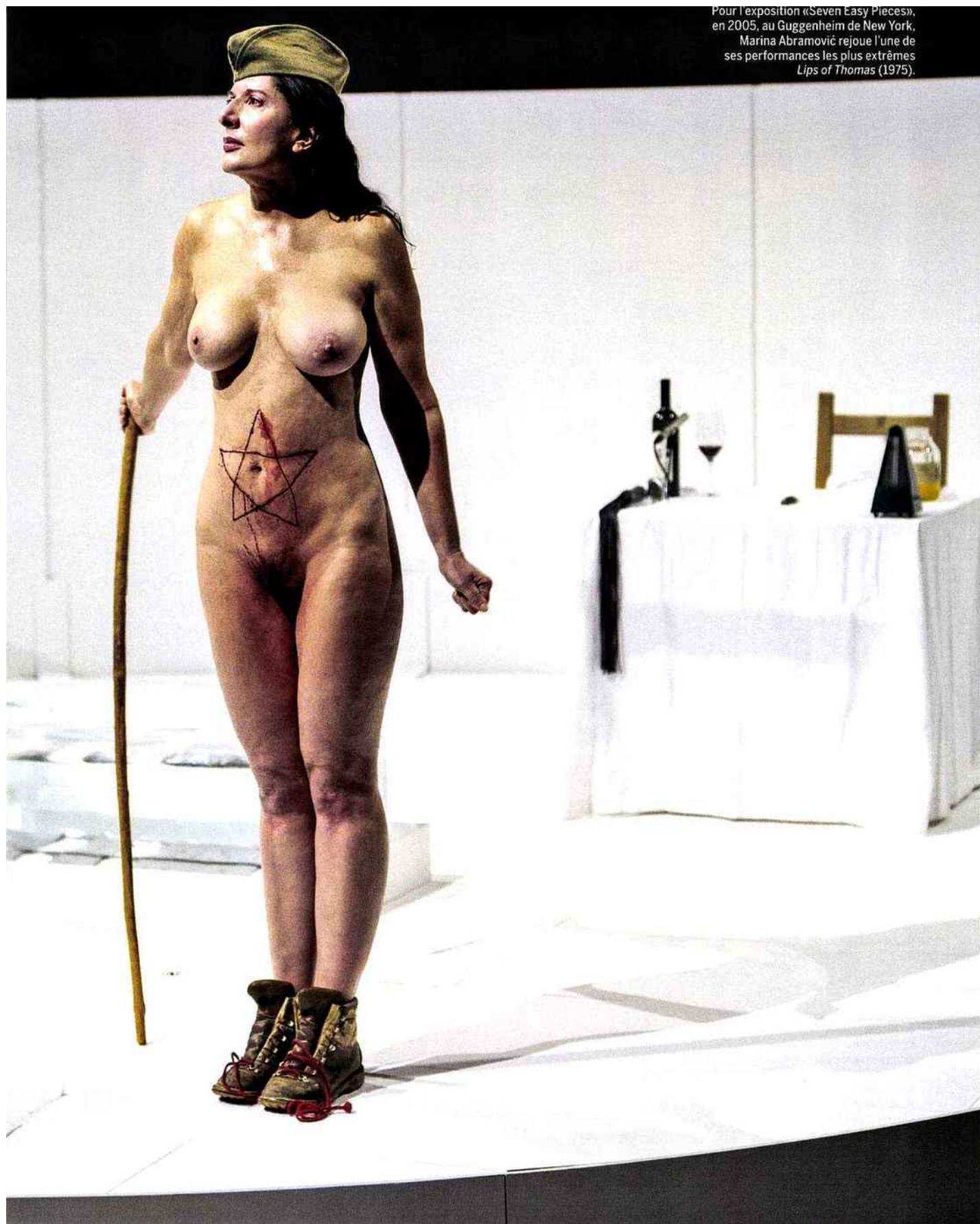
par Marina Abramović • éd. Fayard • 444 p. • 24,90 €

La Performance, encore

ouvrage collectif sous la dir. de Sylvie Coëllier, éd. Presses universitaires de Provence • 356 p. • 25 €

Spacescapes – Danse & dessin depuis 1962

par Sarah Burkhalter & Laurence Schmidlin éd. Presses universitaires de Provence • 356 p. • 25 €



Pour l'exposition «Seven Easy Pieces», en 2005, au Guggenheim de New York, Marina Abramović rejoue l'une de ses performances les plus extrêmes *Lips of Thomas* (1975).



Lire

■ Douleur et beauté

Marina Abramovic, la papesse de l'art



ANDREW HUSSEY/HFLICR/CIC



► Depuis près de 50 ans, elle incarne l'art de la performance jusqu'à l'extrême.

► Adulée par beaucoup, critiquée par d'autres, elle livre une autobiographie aussi formidable qu'hallucinante.

C'est tout un chapitre passionnant de l'histoire de l'art qu'on peut lire avec la magnifique autobiographie de Marina Abramovic, "Traverser les murs". Devenue une icône de l'art contemporain, elle a défrayé la chronique depuis la fin des années 60 en repoussant les limites du corps humain (le sien) au-delà de la peur, de la douleur, de la fatigue, pour atteindre une autre beauté, une autre vérité, à l'instar de certains ermites tibétains qu'elle vénère. Alors que les grands performeurs des années 60 (Joseph Beuys, Bruce Naumann, Valie Export, Vito Acconci, Gina Pane) sont morts ou ont arrêté tôt, elle a continué jusqu'aujourd'hui.

Une forme d'apothéose fut sa performance "The Artist is present", au MoMA en 2010 quand elle resta durant trois mois, huit heures par jour, habillée d'une longue robe rouge ou blanche, totalement immobile, assise à une chaise, sans bouger ni parler, ni boire ou manger malgré les crampes atroces. Chacun pouvait s'asseoir en face d'elle et rester le temps qu'il voulait ou pouvait. Car en fixant le visiteur dans les yeux, elle libérait parfois chez lui des larmes d'émotion contenue. 750 000 personnes sont venues la voir au MoMA et 1500 se sont assises devant elle dont Björk, Lady Gaga, Lou Reed, Isabella Rossellini, Sharon Stone, Isabelle Huppert.

La vie de Marina Abramovic est parsemée de performances célèbres. Toutes celles faites avec son compagnon de 13 ans, Ulay, quand par exemple, ils se faisaient face en bandant un grand arc. S'il le lâchait, elle était transpercée par la flèche. Le couple s'est séparé en 1988 au terme d'une performance de trois mois : ils ont marché tout au long de la Grande muraille de Chine, 2500 km, l'un vers l'autre et, arrivés au milieu, se sont retrouvés et séparés.

En 1997, elle reçut le Lion d'or de la meilleure artiste à la Biennale de Venise pour sa performance "Balkan Baroque", ayant passé 4 jours, sept heures par jour, sous un escalier, entourée de milliers d'os de vaches pleins d'asticots et de viande, des os qu'elle nettoyait dans une chaleur étouffante. C'était sa vision des guerres horribles qui ravagèrent son pays, l'ex-Yougoslavie. "Je ne m'intéresse qu'à un art capable de changer l'idéologie de la société, dit-elle. Un art

qui ne défend que des valeurs esthétiques est incomplet."

Pour elle, la performance, poussant le corps aux extrêmes a "un pouvoir transformateur que ne possèdent pas les autres arts", menant à un autre degré de conscience.

Elle raconte comment elle a puisé l'énergie chez les moines tibétains et le Dalaï-lama, auprès des tribus de l'outback australien où elle passa des mois de jeûne et de silence, ou auprès de chamans d'Amérique du Sud.

Son autobiographie est dédiée à la fois "à ses amis et à ses ennemis" et elle espère qu'elle apprendra "à tous qu'il n'y a pas d'obstacle insurmontable quand on a la volonté et de l'amour pour ce qu'on fait". Désarmant ses détracteurs, elle évoque les deux Marina qui coexistent en elle : "la guerrière et la spirituelle" mais aussi, "la grosse, moche, indésirable".

Elle est née à Belgrade en 1946. Son père et sa mère étaient des héros de la Résistance, hauts fonctionnaires sous Tito. Ses parents ne se sont jamais entendus. Sa mère n'a cessé de la gifler ou de l'enfermer dans un placard alors que son père la jetait au milieu d'un lac pour lui apprendre à surnager. Une école déjà de la douleur.

En 1968, dans la foulée de la contestation mondiale, elle découvre qu'être artiste "c'est jouir d'une immense liberté" et que la performance est l'art de la vie. Ses premiers exploits étaient dangereux : allongée au milieu d'une étoile en feu, elle faillit mourir asphyxiée. Livrant son corps aux visiteurs d'une galerie à Naples, des fous la lacérèrent et la menacèrent d'un pistolet. En 1996, pour ses 50 ans, Jan Hoet, directeur du Smak à Gand, offrit son corps nu posé sur un plateau, aux convives de Marina Abramovic.

Elle a fait de sa vie, son œuvre et a influencé de nombreux artistes de la danse, du théâtre et des arts plastiques qui cherchent les limites de l'art, côtoyant ces rivages de la peine et du plaisir, où spectateurs et artistes participent ensemble à une expérience qui touche à la métaphysique.

Guy Duplat

Traverser les murs Marina Abramovic / traduit de l'anglais par Odile Demange / Fayard / 444 pp., 24,90 €.



CROYEZ CE QUE VOUS VOULEZ...

Le Goncourt du presque rien et l'artiste du presque tout

L'*Ordre du jour* (Actes Sud) est un livre d'une grande intelligence, parce qu'il feint de nous parler du nazisme, alors qu'il nous parle de tout autre chose. Il nous délivre son véritable sujet page 24, lorsque l'auteur nous prévient que nous assistons à « un épisode assez ordinaire de la vie des affaires, une banale levée de fonds ». Voilà les trente premières pages du bref Goncourt, une réunion de propriétaires d'entreprises qui mettent au pot, comme il y en a tous les jours, à Paris, Londres ou Washington, pour financer les campagnes de Macron, May ou Trump. Presque rien. Mais ce presque rien participe ici à ce presque tout qu'est la littérature. Eric Vuillard traverse l'histoire en glissant de moment en moment, dérivant du face à face d'Hitler et Schuschnigg, au visage du bourreau de Nuremberg, jusqu'à cette description culinaire du déjeuner de Ribbentrop chez Chamberlain le jour de l'Anschluss. En cinéaste qu'il est aussi, Vuillard avance, recule, s'arrête, resserre sur un détail, cerne « l'aspect poisseux des combinaisons et de l'imposture ». On aime le « poisseux », les pages de Vuillard traquent l'élément sale qui vient détraquer l'histoire: l'impolitesse de Ribbentrop, la paresse des patrons d'entreprises. Ce n'est pas un livre sur le nazisme, mais sur la corruption, et le temps qu'elle prend pour dominer une société, un continent. Le voisinage aussi qu'elle entretient avec la terreur. Pour nous placer face à cela, Vuillard brouille la chronologie, intervertit le temps du roman et de l'histoire. Adoptant une double posture, avec les hommes qu'il raconte et après eux, il dérive du passé simple au présent, lieu où l'auteur peut nous alpaguer : « Ils s'appellent BASF, Bayer, Agfa, Opel, IG Farben, Siemens, Allianz, Telefunken. Sous ces noms, nous les connaissons. Nous les connaissons même très bien. (...) Ils sont nos voitures, nos machines à laver, nos produits d'entretiens, nos radios-réveils... ». *L'Ordre du jour* demeure à l'ordre du jour. Ce n'est pas un livre sur le nazisme. C'est un livre qui prête à penser. Beau geste des Goncourt d'avoir choisi ce livre.

Et de gestes, il est question dans un des livres sur l'art les plus passionnants de cette fin d'année : *Traverser les murs*, de Marina Abramovic (Fayard). La mystérieuse et mystique figure de l'art contemporain s'y livre enfin. D'Abramovic, on a connu d'abord le corps : celui qu'elle livra nue lors de performances, se laissant toucher, lacérer, peindre, « le public peut vous tuer », écrit-elle, puis qu'elle associa à son amant, Ulay dans les années 70, dans des vidéos qui montraient, par leurs courses nues, leurs cheveux noués, le nœud de la bataille qu'était l'amour, selon eux. Dans le contexte d'un art contemporain effervescent, Joseph Beuys fut l'une de ses premières rencontres, la Serbe Abramovic surgissait, avec sa violence, son absolu. En se jetant, à corps perdu dans ses œuvres, elle interrogeait, remettait en cause, déplaçait le rôle de l'artiste. Cette autobiographie fut à sa parution un événement aux Etats-Unis où elle est adulée, notamment depuis la dernière exposition qui lui a été consacrée en 2010 au MoMA, où elle recevait les visiteurs (jusqu'à la surprise de l'arrivée d'Ulay, après des années de séparation). On y découvre une enfance triste et riche dans l'ex-Yougoslavie, sa mère dirige l'un des plus grands musées de Belgrade. Un face à face terrible entre la petite fille et sa mère, la détresse de l'une, l'implacable exigence de l'autre pour la cultiver, la faire lire, la pousser vers l'art. Abramovic vit chez sa mère jusqu'à vingt-six ans, terrorisée, et fascinée : « j'étais sous sa coupe » écrit-elle. Elle lui obéit pourtant, suit une formation académique aux Beaux-Arts, part étudier auprès d'un peintre de paysage, revient à Belgrade, tenue par ce lien maternel. De cette éducation, d'autres auraient été écoeurés, Abramovic en sort rebelle, transgressive, et maîtresse de son art. Car si cette vie s'avère riche, c'est avant tout le regard qu'Abramovic jette sur son parcours, et sur cet espace de vie et de mort qu'elle fit de son art qui nous retient à la lecture de ce livre. L'œuvre, comme lieu du presque tout.

ORIANE JEANCOURT GALIGNANI



BOOMERANG

vendredi 13 octobre 2017

L'art Abramovic !

▶ 32 minutes



Artiste. Pionnière. Icône. Amoureuse. Extrême. Elle est la reine de l'art corporel et une figure majeure de l'art contemporain. Marina Abramovic est l'invitée d'Augustin Trapenard.



Marina Abramovic au Tribeca film festival en 2017 © AFP / Nicholas Hunt / GETTY IMAGES NORTH AMERICA

Depuis plus de quarante ans, elle soumet son corps à des expériences extrêmes, parfois au risque de sa vie, au gré de performances qui ont marqué l'histoire de l'art et inauguré les débuts de ce qu'on a appelé l'art corporel. *Traverser les murs*, c'est le titre de son autobiographie qui vient de paraître dans une traduction d'Odile Demange. Elle y raconte une vie sans limite et nous promène d'ex-Yougoslavie aux Etats Unis, en passant par l'arrière pays australien et la muraille de Chine.

France Inter
Emission : Boomerang

Résumé :

L'artiste contemporaine Marina Abramovic publie "Traverser les murs" aux éditions Fayard. Itw de celle-ci. Elle parle de son livre sur sa vie et son art.



France Inter
Emission : Boomerang

Résumé :

L'artiste contemporaine Marina Abramovic publie "Traverser les murs" aux éditions Fayard. Itw de celle-ci. Elle parle de son livre sur sa vie et son art.